

LE 18^E DU MOIS

ÉXILÉS : L'ENTRAIDE FACE AUX CARENCES DE L'ÉTAT

ISSN 1259-9034

► P. 2-6

LE TANGO COMME À BUENOS AIRES

► P. 17



© Sandra Mignot



© Jean-Claude N'Daye

VANESA, TUÉE AU BOIS DE BOULOGNE

► P. 10

MONTMARTRE • P. 10

Vin et paix
à la Fête des Vendanges

LA CHAPELLE • P. 12

Changement de tête
à la charcuterie

LA CHAPELLE • P. 13

Les Petites Gouttes
débordent

GOUTTE D'OR • P. 16

L'Alternative urbaine,
en route vers l'emploi



21 802 00 32713

UN RELAI OFFICIEL POUR LA MOBILISATION CITOYENNE

Si les plus gros campements de migrants ont disparu, les exilés errent toujours dans les rues de Paris. Solidarité Migrants Wilson, un collectif non subventionné apporte un appui alimentaire quotidien depuis deux ans. A bout de forces, il a finalement passé le relai à la Mairie de Paris.

Ce matin-là, à la porte de La Chapelle, une longue file s'étire le long d'un terrain de sport côté nord du boulevard Ney, à quelques mètres du périphérique. Ces exilés d'Afrique, d'Afghanistan et d'ailleurs qui font la queue pour un café et un bout de pain se trouvent à 200 mètres de l'arrêt du tram mais restent invisibles aux Parisiens qui piétinent de l'autre côté des Maréchaux. Comme la plupart du temps, ils sont 600 à 700 à fréquenter ce point de distribution alimentaire. Depuis quelques semaines, il est menacé de fermeture à la suite des retraits successifs de deux groupes très actifs de bénévoles qui deux ans du-

rant sont venus au secours des exilés dans ce secteur. Il est environ 10 h, il fait chaud et sec, des petits groupes d'hommes prennent leur petit-déjeuner en bavardant, sacs à dos à terre, massés le long d'un bout de terrain vague sous une bretelle d'autoroute. D'autres restent assis sur des cartons posés sur le trottoir. Pas de femme ni d'enfant en vue.

La foule est calme, un gardien bien bâti, debout derrière une barrière, filtre les hommes un par un vers les boissons chaudes, le sucre, les jus de fruits et le pain. « Il n'y a plus de fruits, on a aussi des compotes mais beaucoup n'aiment pas ça, » dit l'une des per-

sonnes servant le petit-déjeuner quotidien. De temps à autre, surgit derrière la barrière une femme ou un malade qui sera servi en priorité. Idem pour quelques toxicomanes décharnés, l'air hagard, « pour éviter les problèmes ». La nuit ils partagent les mêmes terrains vagues environnants.

250 000 repas servis en deux ans

« On a fait 250 000 repas en deux ans. C'est un truc de dingue ! », raconte Clarisse Bouthir, de Solidarité Migrants Wilson, un collectif sans subvention mis en place par des riverains qui, en 2016, sont spontanément venus à l'aide des migrants qui squattaient près de chez eux sur l'avenue du Président Wilson à la Plaine Saint-Denis. « On était une poignée de gens au départ, mais des milliers de personnes ont contribué, poursuit-elle. Contrairement à ce qu'on raconte il y a eu un grand élan de générosité envers les migrants. » Le groupe dit avoir fourni entre 100 et parfois jusqu'à 1 000 repas par jour,

soit 500 par jour en moyenne. Des centaines de personnes ont participé pendant 24 mois en distribuant des denrées, les cuisinant, en récupérant d'autres chez des commerçants et pâtisseries – et qui ensuite les amenaient aux migrants campés au bord des routes en dépit des mitraillettes des policiers, des amendes de stationnement et même, brièvement, d'une interdiction de fonctionner. « On préparaient 80 litres de boissons chaudes par jour, » évalue encore Clarisse Bouthir. Clarisse parle à l'imparfait, car progressivement le collectif s'est désengagé de ce soutien alimentaire essentiel. « Il y avait plein de petits miracles quotidiennement, dit-elle. Mais on a toujours dit qu'on n'avait pas vocation à faire ça toute notre vie. Et que c'était aux pouvoirs publics de s'occuper des gens. » Craignant de ne pas pouvoir faire face à la demande des exilés pendant le mois d'août (alors que beaucoup d'associations d'aide ferment pour les vacances), à l'été 2017, le groupe a lancé



un appel à l'aide à la Mairie de Paris. Celle-ci « oblige [alors] des associations à faire les repas du soir et nous offre un local » de stockage boulevard Ney ainsi que plusieurs tonnes de la banque alimentaire. C'est là que s'organisent les petits-déjeuners actuellement.

« Il a fait froid cette nuit, » dit Alfadi, un Soudanais de 23 ans dont le village au Darfour a été rasé pendant la guerre. « Le café me réchauffe, je viens tous les jours. » Un groupe de jeunes Afghans fraîchement arrivés à Paris redemande à boire. « On a trouvé des endroits maintenant pour manger matin et soir, » dit Yahya, 19 ans, arrivé d'Autriche où il a vécu trois ans avant de se trouver menacé d'expulsion vers le pays natal qu'il avait fui encore mineur.

Désengagements successifs

Fin 2017 une autre association active depuis 2016 sur le même terrain, Utopia56, avait déjà jeté l'éponge à la porte de La Chapelle. L'association, créée en Bretagne a travaillé sur la jungle de Calais et à Grande-Synthe. Elle s'était jointe à Emmaüs-Solidarité pour fournir des repas et gérer la foule des centaines, voire milliers de personnes, qui s'agglutinaient devant le centre de premier accueil – dit « la Bulle » – ouvert par la Mairie de Paris en 2016 et fermé en mars 2018. Citant le durcissement du gouvernement Macron envers les migrants et dénonçant « la perversion » par l'État du fonctionnement du centre où les migrants pouvaient s'enregistrer et déposer des demandes d'asile et d'hébergement, Utopia56 avait préféré se retirer. « La Mairie de Paris avait raison d'ouvrir ce centre, souligne Yann Manzi d'Utopia56. Mais ensuite l'État en a fait une usine à tri contre les migrants économiques et climatiques et a fait porter le chapeau à la Mairie. L'État a perverti ce camp. »

Enfin, cet été, le dilemme des petits-déjeuners s'est à nouveau posé

pour Solidarité Migrants Wilson. La situation s'est tendue en raison de coupures d'eau aux fontaines publiques dans le secteur La Chapelle, en pleine canicule. Et de plus en plus de toxicomanes se sont mêlés aux migrants à la suite de la fermeture de leur centre d'accueil aux alentours, créant de nouveaux problèmes. « On a dit on arrête, on ne peut plus morfler, dit Clarisse Bouthir. Mais finalement ça a abouti à un truc positif. La Mairie de Paris nous a remplacés au pied levé, demandant à l'association Aurore de nous relayer en 24 heures, à partir du 1^{er} août (2018), » ajoute-elle.

La relève des petits-déjeuners

À l'heure actuelle, Aurore, l'une des plus grosses structures associatives de travail social en France, a été mandatée par la Mairie de la capitale pour continuer à organiser les petits-déjés de la porte de La Chapelle jusqu'au 30 septembre. Et à la suite des interrogations qui ont subsisté pendant des semaines sur l'avenir de ce point vital de distribution alimentaire, l'Hôtel de Ville, interrogé par le 18^e du mois courant septembre, a confirmé que les distributions alimentaires continueront. « À partir du mois d'octobre, Aurore ou une autre association prendra le relai, confirme une source officielle à la Mairie de Paris. « On se réjouit que la Mairie prenne la relève, dit Clarisse Bouthir. Mais il reste beaucoup à faire. »

Pour l'instant, l'hébergement demeure au centre des préoccupations. Au mois d'août, la préfecture a dû annuler la création d'un centre d'accueil temporaire dans un ancien gymnase du 18^e à la porte des Poissonniers. Les riverains s'y opposaient car ils n'avaient pas été consultés et jugeaient le lieu inadapté. Ils se sont réjouis de voir le projet de centre démenager pour une localisation du 6^e arrondissement. Car les habitants

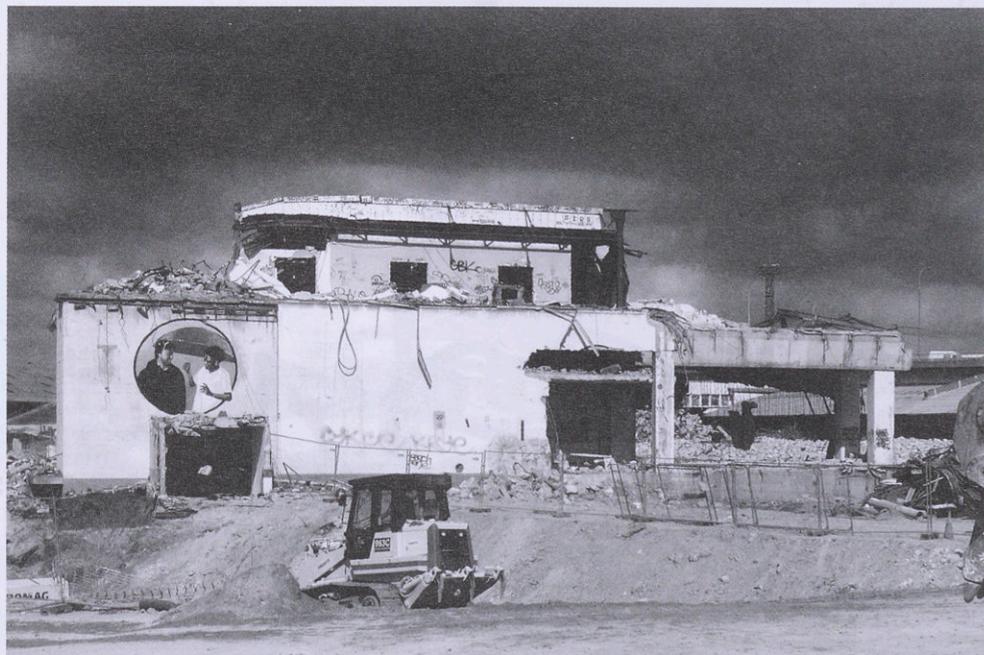
du 18^e commencent à sérieusement s'agacer de la présence de ces nouveaux sans-abri dans leurs rues, leurs squares, laissés à eux-mêmes.

« Le problème en France est de trouver où dormir, confirme Yahya, l'Afghan. On va où on peut, dans des parcs, des gares, dans la rue, mais nous ne nous sentons pas en sécurité et la police nous chasse. » Le jeune Soudanais Alfadi ajoute : « On va d'endroit en endroit tous les jours, on n'a rien à faire. Comment je vais m'améliorer comme ça ? On ne sait pas comment faire ! » Après s'être enregistré à la Bulle, Alfadi a été envoyé pendant plusieurs mois dans un foyer à Strasbourg avant d'être redirigé vers l'Italie, son premier point de chute en Europe, selon la procédure Dublin. Il est ensuite... revenu en France. •

CLAIRE ROSEMBERG

LA PRÉSENCE MIGRATOIRE EN CHIFFRES

Combien y a-t-il de migrants errant dans Paris ? Impossible de le savoir. France terre d'asile en comptait 800 en juillet, 500 plus récemment. Selon des chiffres confirmés par la Mairie de Paris, 500 à 550 personnes arrivent dans la capitale en moyenne chaque semaine et quelque 28 000 ont été évacuées au cours des trois dernières années lors de plus de 40 opérations policières. Durant ses 17 mois d'ouverture, la Bulle a accueilli 67 600 personnes, dont 25 000 ont été hébergées, selon l'Hôtel de Ville.



APRÈS LA BULLE

Le bâtiment qui hébergeait les migrants, accueillis via La Bulle est désormais en cours de démolition, afin de laisser place au futur campus Condorcet. Cinq centres d'accueil et d'examen de situation (CAES) l'ont remplacé, dont l'un – géré par Adoma – est implanté dans l'ancienne caserne du boulevard Ney. Ouvert il y a 4 mois, il a déjà vu passer 2 200 personnes pour 150 places. La durée moyenne du séjour y est de 11 jours.

LE 18^E DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

Ont collaboré à ce numéro :

Stéphane Bardinet, Raphaël Bliin, Dominique Boutel, Sylvie Chatelin, Daniel Conrod, Lucien Déraillot, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Miren Garaicoechea, Annie Katz, Hajer Khader Bizri, Maryse Le Bras, Jacky Libaud, Sandra Mignot, Jean-Claude N'Diaye, Claire Resemberg, Sophie Roux, Abdul Saboorjan, Kevin Sonsa-Kini

Rédaction en chef :

Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original :

Pilote Paris

Maquette :

Patricia Béglot

Bureau de l'association :

Anne Bayley, présidente, Mathieu Le Floch, vice-président, Patrick Mallet, secrétaire, Florianne Finet, trésorière.

Réseaux sociaux :

Sophie Roux

Responsable de la distribution :

Anne Bayley

Responsable des abonnements :

Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli :

Marika Hubert

Directeur de la publication :

Anne Bayley

Fondateurs :

Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier recyclé

76 rue Marcadet 75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

Carnet rose

L'équipe du 18^e du mois souhaite la bienvenue à James, né le 31 juillet, fils d'Anne Bayley, présidente de l'association.

RETROUVEZ
LE 18^E DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX

FACEBOOK/LE 18E DU MOIS

TWITTER/@LE18EDUMOIS

Et bien sûr chez votre marchand de journaux !

DES SANS-ABRIS ABANDONNÉS PAR LES POUVOIRS PUBLICS

Les associations dénoncent l'insuffisance du nombre d'adresses administratives disponibles dans le 18^e.

Actuellement, nous sommes obligés de refuser la grande majorité des demandes de domiciliation des personnes sans domicile fixe », déplore Paolo Sebergondi, responsable de deux centres agréés par l'État installés près de la porte de Clignancourt. Solidarité Jean Merlin et Un toit pour toi assurent déjà la domiciliation administrative de 3 200 personnes, mais la demande est quasiment deux fois supérieure. « L'hiver dernier, des centaines de sans-abri ont passé toute la nuit devant notre porte pour espérer obtenir une adresse, après l'annonce de la réouverture des inscriptions ».

Responsabilité des pouvoirs publics

Or, le droit fondamental à la domiciliation n'est pas respecté à Paris et particulièrement dans le 18^e, pointe un collectif d'associations, qui doit rendre public le 10 octobre un plaidoyer sur le sujet pour interpeller la Ville de Paris et l'État. Ce collectif est composé entre autres de la Ligue des droits de l'Homme, de la Fondation Abbé Pierre et du Secours catholique. Elles réclament le respect de la loi et la fin des discriminations à l'inscription que subissent les étrangers. Faute de places, certains centres ont en effet décidé de ne plus répondre à leurs demande. Concrètement, cette obligation nécessite l'ouverture de nouvelles places de domiciliation dans les centres sociaux et l'attribution aux associations de nouveaux moyens pour accueillir dans de bonnes conditions les SDF. En effet, en plus de l'attribution d'une adresse postale, les sept associations agréées dans le 18^e proposent un accompagnement social. Un soutien essentiel pour ces personnes qui vivent dans la rue ou sont hébergées à droite et à gauche. Il s'agit de les aider à effectuer leurs démarches avec les administrations mais aussi avec les employeurs. « Contrairement à ce qu'on croit parfois, une partie des sans-abri ont un travail, et certains sont même en CDI », souligne Alice Barras, responsable de la domiciliation à l'association La Maison verte. Et la demande enfile d'année en année, sous l'effet de la dématérialisation à marche forcée

des services publics. Impossible par exemple de s'inscrire à Pôle emploi sans disposer d'un accès à internet.

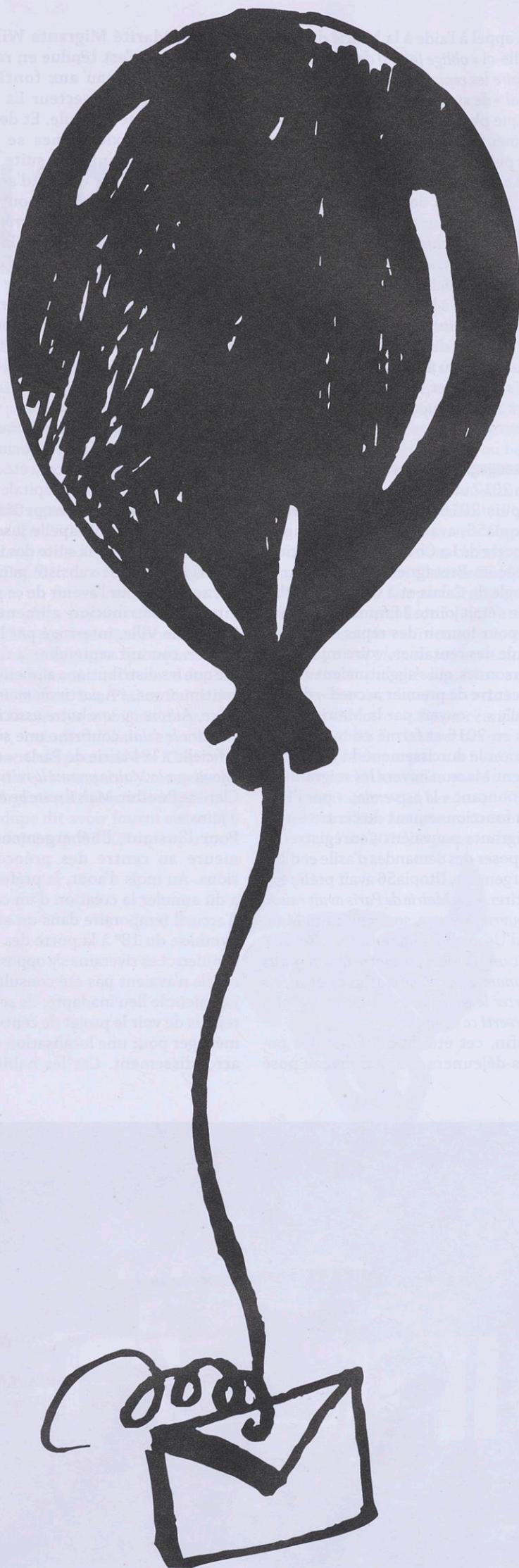
Système à bout de souffle

Comble de l'histoire, cette salariée de la Maison verte est elle-même en situation précaire, son contrat aidé devant s'achever l'été prochain. Pour faire fonctionner son accueil social, l'association située rue Marcadet dispose actuellement de trois salariés et d'une quinzaine de bénévoles. Mais comme bien d'autres associations, elle subit de plein fouet les coupes dans les budgets sociaux de l'État. Elle vient de lancer un nouvel appel aux dons pour continuer à exercer ses activités sociales dans de bonnes conditions. Face à la pénurie, la Mairie de Paris a annoncé en mai l'ouverture de nouvelles places dans les centres sociaux. « Le problème, c'est que la municipalité n'a pas fixé de date précise pour le déblocage de ces places alors que le système actuel est à bout de souffle », regrette Thomas Berteigne, coprésident de la LDH du 18^e. En outre, une subvention exceptionnelle devrait être versée prochainement aux associations. « Nous avons hésité à répondre à l'appel à projets de la Mairie car l'aide n'est valable que pour un an. Qu'advient-il l'an prochain ? », s'interroge Muriel Menanteau, directrice de La Maison verte. « Il faudrait agir davantage sur les causes de cet engorgement, qui vient du manque criant de logements. » Sollicitée par le 18^e du mois, la municipalité n'a pas donné suite à notre demande. •

FLORIANNE FINET

PREMIER PAS POUR L'ACCÈS AUX DROITS

Bénéficier d'une adresse postale auprès d'un centre social ou d'une association agréée est un droit pour tous les résidents sur le territoire, qu'ils soient Français ou étrangers. Sans domiciliation, impossible d'obtenir une carte d'identité, de s'inscrire sur les listes électorales, d'ouvrir un compte bancaire ou encore de recourir gratuitement à un avocat.



UN REFUGE AU CŒUR DE L'EXIL

Une association met à disposition des espaces de pratique et un accompagnement spécifique pour ceux des migrants qui sont aussi des artistes.

L'Atelier des artistes en exil ouvrirait largement ses portes le 14 septembre dernier à un public venu nombreux, parfois de loin, et enthousiaste... L'occasion de découvrir le travail de plusieurs dizaines de créateurs et de les rencontrer. L'association réunit plus de 200 artistes originaires de 25 pays différents dans tous les champs de la création. Elle ne vise pas seulement le succès professionnel et répond à un besoin criant, une urgence : offrir des espaces pour travailler, et pour certains se reconnecter à la pratique. « *Les musiciens ne quittent pas forcément leur pays avec leurs instruments* », souligne avec humour l'un d'entre eux, d'autres disent avoir découvert leur vocation artistique en chemin et ont besoin de formation.

Passerelles

En tout cas, les créateurs trouvent ici, à proximité du métro Marcadet Poissonniers, plusieurs espaces de travail : neuf ateliers partagés, une grande salle, une salle de montage, des studios de danse, de théâtre et de musique. 1.000 m² sur tout un étage d'un anonyme bâtiment en béton – un ancien centre de formation de La Poste – leur sont offerts. « *Le lieu est ouvert à tous, quelle que soit leur discipline, dans la limite des dix ans de présence sur le territoire*, résume Judith Depaule. » Au-delà de permettre la pratique artistique au quotidien, l'Atelier travaille à l'élaboration de passerelles officielles. Le partenariat avec plusieurs structures de formation permet à des artistes de s'inscrire aux Beaux-Arts, aux ateliers du Carrousel,

à l'École normale supérieure des arts décoratifs, voire à Sciences Po, dans des écoles d'ingénieurs ou à l'École nationale supérieure. « *Ce ne sont pas forcément des cursus diplômants, mais ils permettent de progresser en français et de comprendre comment fonctionne le paysage artistique et professionnel hexagonal*, souligne Judith Depaule. » Car les usagers du lieu sont aussi accompagnés et clairement on veut « *leur permettre de s'exprimer sur la scène culturelle française* » poursuit la directrice. L'aide reçue ici facilite également la présentation de candidatures à des résidences d'artistes, la participation à des festivals ou la réponse à des appels à projet. « *Nous avons ainsi une danseuse qui a été programmée dans le cadre du Printemps de la danse arabe à l'IMA*, note Judith Depaule. » Et une quinzaine d'artistes ont été exposés dans les vitrines du Palais Royal, à l'initiative du ministère de la Culture. « *Il y a une vraie demande, un réel intérêt pour leur travail*, conclut Judith Depaule. *Les programmeurs ont besoin d'eux.* » L'atelier prépare quant à lui, la deuxième édition du festival Visions d'exil. Il se tiendra du 2 novembre au 2 décembre dans quatre lieux parisiens, dont la Cité internationale des arts-site de Montmartre. Mais pour Ariel Cypel qui assure la coordination générale de l'équipe, « *il est impossible de séparer l'artistique et le social* ». Aussi les questions administratives, celles de l'apprentissage du français (un cours est ouvert dans le lieu et des ateliers se focalisent sur le vocabulaire du théâtre) ou du logement sont prises en compte. Ici, pas

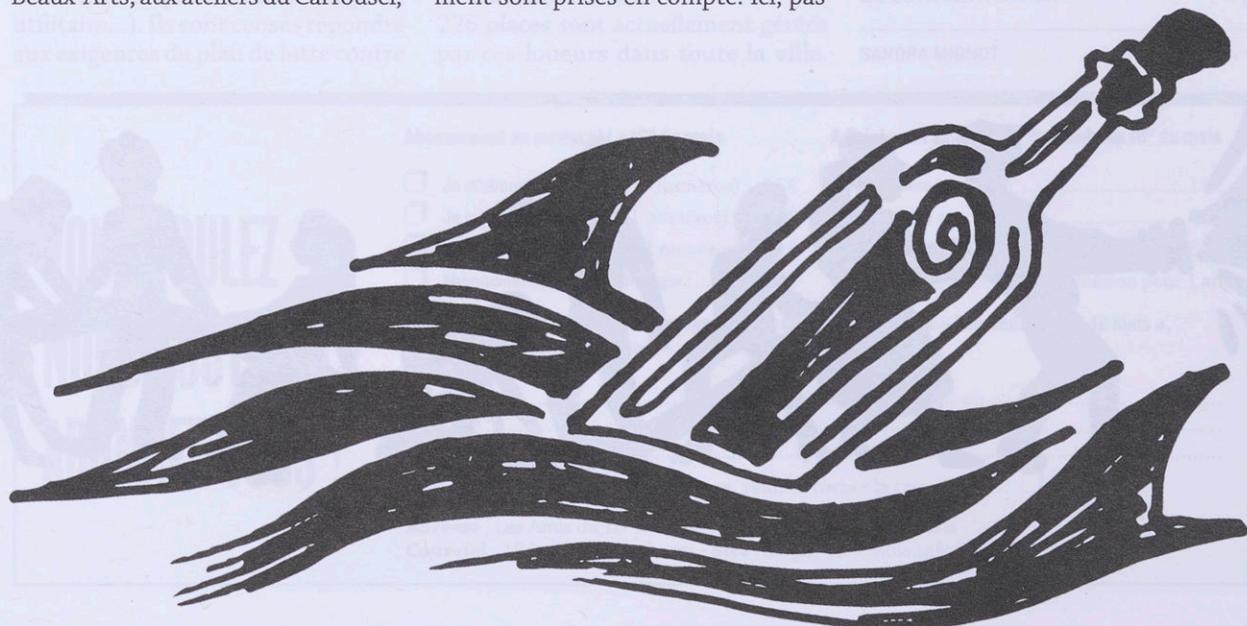
de solutions clefs en main, mais une aide à la carte et à tous les niveaux.

Parcours de femmes

Parmi ces artistes, deux femmes qu'il faut nécessairement citer parmi des parcours de migration souvent essentiellement masculins. Kubra Khademi a presque 30 ans : « *Je suis une artiste afghane qui a été condamnée à mort, parce que j'étais une femme. En 2015, j'ai dû fuir mon pays après une performance durant laquelle je marchais avec une armure anatomique dans les rues de Kaboul* », pour dénoncer le fonctionnement de la société. « *La France m'a accueillie comme réfugiée* ». Quant à Orouba Dieb, syrienne, elle est plasticienne et ses œuvres délicates et colorées représentent des femmes, souvent en marche. Une de ses installations intitulée justement *Exodus*, sera visible à la Cité internationale des arts, en haut de Montmartre, à partir du 16 novembre. Les vendredis et samedis la programmation se prolongera par des soirées festives dont la scénographie a été confiée à l'artiste syrien Khaled Alwaera qui travaille à partir de matériau de récupération. Et la dernière soirée, le 30 proposera une scène ouverte à tous les résidents de la Cité internationale des arts et à tous les membres de l'Atelier des artistes en exil qui permettra de constater en direct l'intérêt du dialogue culturel animé par des artistes. Une soirée de finissage qui s'annonce riche en découvertes et en rencontres! •

DANIELLE FOURNIER

L'Atelier des artistes en exil – 102 rue des Poissonniers <https://aa-e.org/fr/>
Visions d'exil, vernissage le 16 novembre
Cité internationale des arts-site
Montmartre 16 rue Girardon Paris 18^e



© Séverine Bourguignon

SUR L'AGENDA

Conseils de quartiers MARDI 2 OCTOBRE

La Chapelle – Marx Dormoy
Au nouveau Foucher mère et fille, angle rues Pajol et Philippe de Girard à 18h30.

JEUDI 4 OCTOBRE

Joffrin – Clignancourt
À l'école 69 rue Championnet à 19 h.
Grandes Carrières
Au Hasard ludique 128 avenue de Saint-Ouen à 19 h.

Brocantes et vide-greniers DIMANCHE 7 OCTOBRE

Village Clignancourt
Organisé par l'association du même nom sur les rues Esclançon, Rouanet et du Ruisseau de 9 à 19 h.

La Régulière

Braderie d'automne de la librairie : papeterie, vêtements, objets divers de 11 à 19 h, 43 rue Myrha.

SAMEDI 13 ET DIMANCHE 14 OCTOBRE

Notre-dame-du-bon-conseil
Vêtements, dont un stand vintage, chaussures, linge de maison, pâtisserie et mini salon de thé. De 10 h à 18 h 30 le 13, de 12 à 16 h le 14, au 140 rue de Clignancourt.

DEPUIS LE 28 SEPTEMBRE Récits de squares

Exposition collective proposée par art-exprim qui présente les projets de Paul Heintz (*C'est bien*), Amandine Maas (*Provoquer le geste*), Keita Mori (*Bug Report*), et Thomas Sindicas (*Carte Libre*). Entrée libre du mercredi au samedi, 87 rue Marcadet. Ouverture exceptionnelle pour la Nuit blanche.

OCTOBRE Club Infos

Le mensuel gratuit des activités des six clubs du Centre d'action sociale du 18^e paraît, dès ce mois d'octobre, sous un nouveau format permettant une meilleure lisibilité. Les lecteurs apprécieront aussi le choix des photos et des couleurs.

LUNDI 1 OCTOBRE

Sexualité, si on en parlait

L'association Uraca propose un repas partagé (à 12 h) et un atelier sur le thème de la santé sexuelle (14 h). 33 rue Polonceau. Réserver au 01 49 23 44 15.

DEVOIRS DE RENTRÉE

Nous n'avons pas le choix : la présence des réfugiés dans le nord-est de l'arrondissement est une réalité qui nous pousse à remettre en question nos perceptions, nos convictions et nos préjugés.

Eh bien oui, une fois encore, on va reparler de tout cela, du mieux qu'on peut, sans se hausser du col, loyalement. Oui, une fois encore on va reparler des migrants, des réfugiés, de leur présence massive depuis plusieurs années dans le secteur porte de La Chapelle, du défilé continu, dans un sens et dans l'autre, d'Érythréens, d'Afghans, de Nigériens, jeunes très jeunes pour la plupart, sur l'axe rue de La Chapelle/rue Marx Dormoy, de ce que cette présence en nombre suscite en nous, de ce qu'elle fait ou ne fait pas de nous.

On va reparler de nos questionnements plus ou moins énoncés, plus ou moins assumés, du sentiment d'impuissance, de désarroi sinon de colère qui s'empare de nous pour de bonnes ou de mauvaises raisons. On va reparler de notre difficulté à construire un point de vue acceptable et tenable dans la durée. On va parler de la fatigue des associations qui ont pris en charge ou prennent encore en charge la question migratoire dans le 18^e arrondissement (petits-déjeuners, cours de français, hébergement de mineurs, aide aux démarches administratives et sanitaires, soutien psychologique...), de leur héroïsme

du quotidien ordinaire plus souvent attaqué que célébré, de leur solitude, de l'épuisement des bénévoles, de la difficulté à les recruter, des individus qui prennent leur part ou l'ont prise en leur nom propre, dans leur petit coin, du sens paradoxal qu'il y a aujourd'hui à vider l'océan avec des petites cuillères, de ce qu'il n'y a pas vraiment, à bien y réfléchir, d'alternative à l'hospitalité, pour autant que cette hospitalité soit pensée et expliquée sans lâcheté.

On va se demander une fois encore pourquoi la misère du monde en est venue à se loger sous nos fenêtres, à nos portes, à s'y tenir accrochée, nous inspirant les pensées les plus contradictoires, extirpant de nos inconscients des peurs ancestrales. On va se demander sans trop y croire si cette misère, ou mieux, ces misères y sont venues seules, d'elles-mêmes, par hasard, comme l'affirme Anne Hidalgo par exemple, ou si, plus proba-

blement, du point de vue des tutelles publiques (police, État, collectivités locales...), elles y ont été concentrées par le fait de décisions rationnelles mais jamais revendiquées. On va se demander pourquoi les pouvoirs publics de toute obédience préfèrent que s'additionnent au même endroit les misères d'ici et d'ailleurs, faisant que l'injustice, au lieu de se diviser, se multiplie. On va se demander sérieusement, avec application, ce que disent ces misères du monde contemporain, ce qu'elles annoncent, le monde à venir qu'elles dessinent à gros traits. On va demander aux

pouvoirs publics de répondre de leurs actes et de leurs décisions.

On va reparler de tout ça. C'est obligé. On ne peut pas faire autrement. On va en reparler différemment. Ne pas donner de leçons. Ne pas simplifier, accepter la pensée complexe quand bien même elle va

à rebrousse-poil de nos croyances les mieux établies comme l'ont fait quelques habitants de la Goutte d'Or, associatifs ou pas, dans une lettre ouverte datée du 21 août dernier au sujet de la situation des mineurs isolés du quartier.

ON VA ESSAYER DE NE PAS TOUT CONFONDRE, LES MIGRANTS, LA DÉLINQUANCE, LA SALETÉ DES RUES, LES TRAFICS À VUE, L'EXPLOITATION POLITICIENNE.

On va aussi se redire quelques-uns des principes de l'hospitalité : l'accès à l'eau pour l'étranger, à la nourriture de base, l'hygiène, se redire que n'importe qui doit pouvoir se laver, être propre sur soi, aller aux toilettes dans des conditions dignes, prendre un temps de repos, s'allonger, s'asseoir, ne pas devenir une proie. Au moins ça, déjà ça. On va se demander ce que font de leur journée des hommes aussi jeunes, s'il est raisonnable de les abandonner à eux-mêmes comme le font les pouvoirs publics.

On va essayer de ne pas tout confondre, les migrants, la délinquance dans le quartier, la saleté des rues, les odeurs de pisse, les trafics à vue, l'exploitation politicienne de la question migratoire, ne pas tout mettre dans le même paquet, ne pas incriminer toute initiative dès lors qu'elle ne répond pas en tous points à nos positions de départ, ne pas croire ni faire croire que tout est simple. On va se demander ce qui revient en propre, dans ces affaires, aux politiques publiques, à l'État, à la Ville de Paris, ce qui nous revient, à nous, associatifs ou non, au double titre de la citoyenneté et de l'humanité.

Autrement dit, on va refaire de la politique. •

DANIEL CONROD

PS: Je suis très heureux d'annoncer aux lecteurs et lectrices de cette chronique que Robert Drucker le valeureux (lire la chronique du mois dernier) a remporté le samedi 22 septembre à Budapest le titre de champion du monde de développé couché (100 kg) dans la catégorie 9 (80-84 ans).



LE HÉRISSEON

Si l'animal au pelage pas si piquant se fait souvent discret, il mériterait pourtant qu'on lui accorde un peu d'attention. Mieux le connaître pour mieux le protéger.

Populaire, bien que méconnu, le hérisson anime aussi bien nos campagnes que nos jardins urbains. Hélas, on ne décèle souvent sa présence qu'au moment de découvrir son cadavre écrasé sur une route. Cet animal, *Erinaceus europaeus* en latin, est omnivore et se délecte d'insectes, limaces, petits reptiles, mammifères ou oisillons, sans dédaigner les fruits ou les champignons. De passage près d'une maison, il se réglera de croquettes disposées en extérieur à l'intention des chats, mais attention, boire du lait peut lui être fatal ! Mâles et femelles sont semblables, mesurant de 22 à 27 cm de long et pesant entre 400 et 1 200 g. Si sa vue est médiocre, son ouïe et son odorat sont très développés et lui permettent de repérer ses proies lorsqu'il arpente nuitamment son domaine qui peut atteindre 40 hectares. À la belle saison, la



Dans un jardin partagé, l'animal profite de croquettes déposées pour les chats.

femelle donne naissance à quatre à six petits, après une gestation d'une trentaine de jours. Bien qu'il puisse vivre jusqu'à dix ans et qu'il soit strictement protégé par la loi, l'espérance de vie du hérisson dépasse rarement les cinq ans car ses ennemis sont nombreux. Dans la nature, blaireau, renard, martre et hibou grand-duc sont ses principaux prédateurs, mais comme toujours, l'homme et ses alliés sont ses pires ennemis : pesticides, véhicules, destruction de l'habitat, chiens errants (surtout les molosses urbains), canettes vides dans lesquelles il se coince le museau et même certaines communautés humaines pour lesquelles notre ami est un mets de choix ! Pour l'aider, il faut laisser vivre son jardin, avec des lieux buissonnants où il

pourra se réfugier. Idéalement, créer une petite mare ou, à défaut, prévoir une assiette pleine d'eau où il pourra se désaltérer (attention aux bassins à bords lisses dans lesquels les animaux se noient, faute de pouvoir en ressortir). Proscrire bien sûr les pesticides qui privent *Erinaceus* de nourriture, ou pire, l'empoisonnent. Créer un abri vide qu'il aménagera lui-même pour y passer l'hiver et où la femelle pourra éventuellement mettre bas. Enfin ouvrir des passages assez grands dans les clôtures pour ne pas entraver ses déplacements nocturnes, car les hérissons meurent souvent coincés dans un grillage. Merci pour lui et pour la faune urbaine ! •

JACKY LIBAUD

Au total 1 000 places devraient être déployées d'ici la fin 2019. Certains emplacements Autolib pourraient ainsi être reconvertis. Le 18^e n'est malheureusement pas parmi les arrondissements privilégiés par ce nouveau dispositif. Pour l'instant, une seule station de deux places (motorisation thermique) est installée, 24 rue Championnet. Elle est gérée par Communauto, entreprise d'autopartage née au Québec en 1994. Selon la Mairie de Paris, un véhicule en autopartage permet de libérer six places de stationnement. •

SANDRA MIGNOT

UNE VOITURE, SVP

Autolib c'est fini, Paris se réoriente donc vers d'autres alternatives à la voiture individuelle, comme l'autopartage. Fini les systèmes dont le renouvellement pourrait s'avérer aussi catastrophique que l'expérience Velib. Pour son service de véhicule partagé (SVP) la municipalité a sélectionné cinq opérateurs pour mettre à disposition des véhicules tous modèles (monospace, berline ou petit utilitaire...). Ils sont censés répondre aux exigences du plan de lutte contre

la pollution atmosphérique de la ville, motorisation non diesel et peu polluante, ou électrique. L'utilisateur s'abonne à l'opérateur le plus proche de chez lui (de 3 à 18 € par mois selon la formule) et réserve les créneaux qui l'intéressent (dont les coûts horaire et kilométrique s'ajoutent à la facture). Il est même possible de conserver la voiture plusieurs jours d'affilée. 226 places sont actuellement gérées par ces loueurs dans toute la ville.

SUR L'AGENDA

LUNDI 1 OCTOBRE

Sexualité, si on en parlait

L'association Uraca propose un repas partagé (à 12 h) et un atelier sur le thème de la santé sexuelle (14 h). 33 rue Polonceau. Réserver au 01 49 23 44 15.

MARDI 2 OCTOBRE

Petits déjeuners

La Maison verte organise tous les mardis matin des petits-déjeuners ouverts à tous pour favoriser les rencontres entre habitants, bénéficiaires et bénévoles et faire connaître l'association. À 10 h 30, 127 rue Marcadet.

DU MARDI 2 AU DIMANCHE 14 OCTOBRE

Beautés terrestres

Exposition du Muséum et Bérénice Million à La Régulière, 43 rue Myrha. Plus d'infos sur les événements du mois sur le site de la librairie.

JEUDI 4 OCTOBRE

Chantier

Présentation publique du chantier de démolition des 118 à 122 rue Damrémont à l'école, au 1 rue Gustave Rouanet à 19 h.

JUSQU'AU DIMANCHE 7 OCTOBRE

Out of Space

Exposition et performance de l'artiste américaine Carisa Bledsoe sur ses expériences et son identité depuis son arrivée en France. À l'Écomusée de la Goutte d'Or, 21 rue Cavé.

SAMEDI 6 OCTOBRE

Nuit blanche des enfants

Unique à Paris ! Riche programme pour les plus jeunes : découverte du Cor des jardins, un tuyau d'arrosage et un entonnoir que petits et grands peuvent essayer ! ChromapixTunnel, œuvre multimédia de 10 890 balles de pingpong lumineuses connectées. Solo d'Antonin Fourneau qui s'illumine lorsqu'il est touché par l'eau... et d'autres découvertes encore. À partir de 19 h à la mairie. Plus d'infos sur le site mairie18.paris.fr

DIMANCHE 7 OCTOBRE

Profession : reporter

Dans le cadre de l'Université populaire du Louxor, le film d'Antonioni sera présenté par la journaliste Vanessa Schneider qui dédicacera ensuite son livre *Tu t'appelais Maria Schneider*. 170 bd Magenta, à 10 h 45. D'autres événements sur le site du Louxor.

**VOUS VOULEZ
NOUS SOUTENIR ?
ABONNEZ-VOUS !**

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : ..15 €
 Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :26 €
 Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..50 €
 Abonnement d'un an à l'étranger :31 €

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- J'adhère pour 1 an :18 €
 J'adhère pour 2 ans :36 €
 Je soutiens l'association :80 €
 (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom : Prénom :
 Adresse :
 E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris -
 Courriel : 18dumois@gmail.com - Site : <http://18dumois.info>

LA FACE AGAÇANTE D'AIRBNB

Dans un essai récent, Ian Brossat explore les coulisses de la plateforme de location de meublés touristiques.

Paris compte le plus grand nombre de locations sur Airbnb au monde, avec aujourd'hui plus de 60 000 logements. Mais l'ouvrage de l'élu du 18^e et adjoint d'Anne Hidalgo en charge du logement est aussi politique : il est publié à la veille d'une échéance de taille, Ian Brossat étant tête de liste PCF pour les prochaines élections européennes.

« Au commencement, [en 2008] il y a cette demi-innovation : la location meublée de courte durée, une idée simple consistant à mettre à disposition un appartement ou une chambre pour des hôtes de passage, contre une rémunération à la nuitée. » La mise en ligne d'annonces est gratuite pour les hébergeurs et la plateforme prélève une commission sur le prix de la nuitée. Avec cette promesse de vivre une expérience unique dans un logement, avec des habitants dont on va partager le quotidien.

Économie collaborative ?

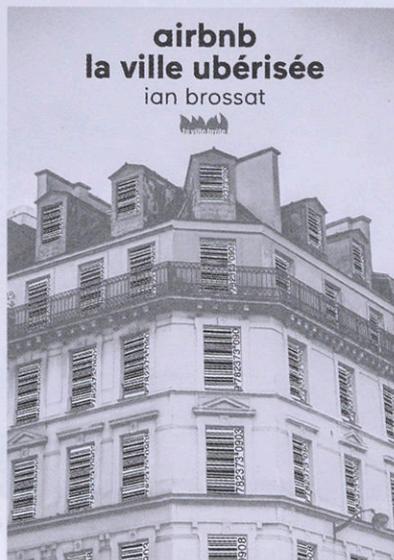
Mais aujourd'hui, l'auteur constate : la plupart des hébergeurs louent des appartements entiers et non des

chambres privées. Et dans le centre de Paris, un quart des appartements seraient loués via Airbnb, par des multipropriétaires ou des professionnels de l'immobilier.

On regrette que l'élu développe assez peu son propos sur le 18^e arrondissement qui concentre, avec le 11^e, le plus grand nombre d'annonces de la capitale (6 927 d'après *Airbnb Inside*). Ian Brossat cite néanmoins le quartier où il habite : « Montmartre est un très bon exemple des dérives du phénomène » : perte d'identité des quartiers parisiens, adaptation des commerces à une clientèle de touristes avec les innombrables boutiques de souvenirs, éviction des habitants... Une économie à sens unique : partage des bénéfices mais pas des risques, ce qu'il qualifie « d'économie de la prédation ». Ian Brossat aborde aussi la question des nuisances et conflits de voisinage créés par ces habitants de passage : arrivées et départs à n'importe quelle heure, appels aux voisins pour obtenir le code, fêtes tard la nuit, dégradation des parties communes, poubelles éventrées au milieu de la cour...

Témoignage d'élu

Depuis 2014, la ville a multiplié les tentatives de régulation du marché : numéro d'enregistrement, limitation à 120 nuitées par an sous peine d'amende, contrôles dans les immeubles, renforcement des règles de



compensation si l'on transforme un appartement en meublé locatif... « Il a fallu construire une politique publique à partir de rien », confie Ian Brossat. Il élargit son propos à la maîtrise des villes par les géants de l'internet : « l'algorithme s'appuie sur une réalité froide et technique, là où la politique doit proposer un projet. [...] » Voilà l'enjeu pour les élus qui ambitionnent de construire la smartcity – la ville numérisée : garder la maîtrise des données publiques, des technologies et des projets, au risque de transférer la gestion à des acteurs dont l'objectif d'intérêt général passe bien après celui du profit. •

SOPHIE ROUX

Airbnb, la ville uberisée, Ian Brossat
Édition La ville brûle

AIRBNB DANS LE 18^E

- 6 880 annonces de location.
- 88,8 % d'appartements entiers.
- Prix moyen par nuit : 79 €.
- Douze dossiers de logements du 18^e ont été transmis au contentieux par les services de la Ville de Paris en 2018 (quatre dossiers en 2017) à la suite d'une opération coup de poing de juin 2018. Celle-ci a permis de visiter 39 immeubles, soit 862 logements. 5,33 % étaient en infraction à la réglementation sur les meublés de tourisme au vu du changement d'usage, ce qui a donné lieu à 27 signalements d'infraction.
- Dix ordonnances du TGI en 2017 et 2018 : sept condamnations à 71 000 € d'amende au total.
- Trois arrêts de la cour d'appel en 2017 (donnant lieu deux fois à des amendes de 25 000 €).
- La 3^e chambre civile de la Cour de cassation a rejeté le 12 juillet dernier un pourvoi formé contre l'arrêt de la cour d'appel du 7 mars 2017 qui avait infligé au propriétaire une amende de 20 000 €.

RIPIPI DANS PARIS

Non non, amis lecteurs circonspects, « Ripipi dans Paris » n'a rien à voir avec la démission tellurienne du premier adjoint d'Anne Hidalgo, Bruno Julliard, survenue le lundi 17 septembre. Pas davantage « Ripipi dans Paris » n'annonce-t-il une série télé HBO sur les coulisses des prochaines élections municipales. C'est de toute autre chose qu'il s'agit ici, quelque chose de tout simple, de gracieux et de fringant comme une pluie de printemps, ou les premières lumières d'automne sur le Sa-

cré-Cœur, quelque chose qui fouette l'esprit, le reconforte en ces temps de misères et de lourdes incertitudes... « Ripipi dans Paris » est une chanson, figurez-vous, oui oui une de ces rengaines joliment troussées, comme seule Paris a su les inspirer au fil des siècles, une rengaine aux paroles revigorantes et profondes. Jugez-en vous-mêmes avec le refrain : « Je dis merci/Un grand et sincère merci/À ceux qui n'ont pas pipi/Pipi dans Paris/Pas pipi dans Paris! ». Appréciez très notamment l'oppor-

tune et subtile allitération de la chute, pas pipi dans Paris, qui fait toute la différence entre une chanson à texte dépourvue d'ambition, mal ficelée pour ne pas dire branlante, et une chanson solidement construite sur ses deux jambes, engagée sans pour autant perdre de sa fraîcheur. Mais trêve de gauserie. On la doit, cette chanson, à l'action concertée d'une youtubeuse et de la Mairie de Paris, l'une et l'autre très légitimement parties en guerre contre ce que les communicants de la Ville

appellent « l'épanchement d'urine » dans les rues de Paris. D'où il a résulté la commande d'un clip passée par la Mairie de Paris à la youtubeuse en question. La politesse et le refus du populisme ambiant interdisent d'en rajouter sur cet objet communicationnel accablant de bêtise (de la youtubeuse) et d'impéritie (de la Mairie de Paris) satisfaites. N'en rien dire aurait été se priver d'un coup de gueule salutaire. •

DANIEL CONROD



DANS L'ATTENTE D'UN PLAN ANTI-ADDICTIONS

Pour lutter contre les ravages du crack, l'État doit aider davantage les collectivités locales.

Un plan national contre les addictions est en cours d'élaboration au gouvernement. Anne Souyris, adjointe à la santé d'Anne Hidalgo a confié au 18^e du mois l'impatience de l'équipe municipale. « Parce que nous ne pouvons pas agir seuls, il faut un cadre et des financements qui permettent de développer le partenariat avec la préfecture d'Ile-de-France et l'ARS, dans la lutte contre les addictions, » a expliqué l'élue. Le plan national devra en effet être ensuite décliné par les collectivités locales, et il comportera une « dimension sur le crack ».

« La ville, la région, la caisse primaire d'assurance maladie, la préfecture et les acteurs sociaux de Paris et de Seine-Saint-Denis se sont réunis pour élaborer des recommandations qui ont été transmises à la MILDECA (Mission interministérielle de lutte contre les drogues et les conduites addictives), » poursuit Anne Souyris. Un certain nombre de propositions concernent de nouvelles salles de consommation, notamment un bus itinérant pour l'inhalation

(mode de consommation pour lequel il n'existe actuellement pas de cadre légal), et des lieux de consommation dans les centres d'accueil. « Cela permettra de mieux prendre en charge globalement la personne et d'éviter une focalisation sur tel ou tel quartier, explique l'élue. » Un dispositif plus important en matière d'hébergement et de prise en charge psychiatrique semble indispensable. « Nous demandons l'adaptation du cadre par rapport aux besoins et à l'évolution des pratiques, des usages sur notre territoire, ajoute encore Anne Souyris. Nous savons que dès qu'une prise en charge est proposée, on observe une diminution importante de la consommation. Or, le dispositif actuel est bien trop petit. »

Dans le même temps, les maires des 18^e et 19^e arrondissements, Éric Lejoindre et François Dagnaud demandent, eux, « davantage de présence policière, en même temps qu'une réponse sanitaire et sociale ». Un vœu plus ou moins entendu puisque la « police de sécurité au quotidien » créée par le

ministère de l'Intérieur vient d'entrer en action dans 30 quartiers d'Ile-de-France, parmi lesquels La Chapelle (seul territoire parisien). Ce plan vise surtout à apporter des effectifs supplémentaires là « où la délinquance et les trafics ont augmenté de manière forte, où les habitants ont parfois peur de sortir de chez eux, de prendre le bus », a précisé Gérard Collomb.

Anne Souyris ne mise pas vraiment sur l'aspect répressif : « La police elle-même reconnaît que les évacuations sont inutiles. Les gens reviennent, il devient de plus en plus difficile de les prendre en charge et le désordre local s'aggrave. Seule une réponse sanitaire et sociale peut permettre de résoudre l'équation. » Une excellente enquête, publiée le 18 septembre dans *Le Monde*, souligne notamment la spécificité du commerce du crack, avec ces dealers autonomes, sans hiérarchie, qui « cuisinent » chez eux leur pâte à base de cocaïne. Pas de réseau d'ampleur à démanteler donc, et un travail de fourmi pour espérer voir diminuer l'offre. •

SANDRA MIGNOT

LES AUTEURS DE LA FARCE DE BARBÈS SE DÉVOILENT



Une carotte de buraliste a été posée sur une colonne du métro aérien à la station Barbès-Rochechouart dans la nuit du vendredi 14 au samedi 15 septembre. La boutade serait l'œuvre d'un collectif de street art. Omerta Project a publié, a posteriori, une vidéo de la pose de la carotte sur son compte Instagram. Quelques jours auparavant, le collectif diffusait une vidéo pointant du doigt les vendeurs de cigarettes de contrebande aux alentours de la station de métro.

« Pluie, neige, contrôles de police à répétition, rien ne peut dissuader les buralistes du métro Barbès-Rochechouart de vendre leurs Marlboros. Il était temps d'officialiser leur profession, » précisaient-ils sous la vidéo.

Le groupe, dont le slogan est « punch first, ask later » (« frappe d'abord, demande après ») était déjà intervenu plus au nord. En juillet il avait apposé une banderole « Crackland » sur le pont de la voie ferrée qui surplombe la porte de La Chapelle. L'action était combinée avec la création d'un flyer, une carte du crack façon parc d'attraction recensant les différents lieux censés être utiles aux usagers de cette drogue. Le centre de soins *Sleep in y* était ainsi rebaptisé *Repos du guerrier*, la porte de La Chapelle devenait *La Route des écus*, le distributeur de kits d'injection de l'hôpital Lariboisière se transformait en *Forgerons* et la station Marcadet-Poissonniers en *Chasseurs de dragon*... Tout le monde n'aura peut-être pas apprécié ce type d'humour. Le collectif frappera-t-il encore, et où? •

RAPHAËL BLIN

DU SPORT EN FAMILLE

La Ville de Paris a décidé de mettre en place des créneaux « familles » dans ses installations sportives. Ces sessions, encadrées par un animateur sportif, et gratuites, seront proposées tous les week-ends, dans 16 des arrondissements parisiens. Au programme : baby athlétisme, trottinette, tennis de table, jeux de ballons, lutte... Le tout dans la limite des places disponibles et sans réservation. Dans notre arrondissement, deux centres sportifs sont concernés, le dimanche exclusivement.

Au gymnase des Fillettes, de 10 h à 12 h, un créneau est réservé pour glisser en famille, à rollers, skate ou trottinette.

À la piscine Bertrand Dauvin, vous pourrez nager avec vos enfants de 11 h 30 à 13 h 30. Un programme encore un peu timide peut-être... •

SM

SUR L'AGENDA

DU LUNDI 8 AU VENDREDI 12 OCTOBRE

L'avocat dans la cité

Des consultations juridiques gratuites à la mairie (prendre rendez-vous à l'accueil), ainsi que dans un bus stationné avenue de la porte d'Aubervilliers (face à la rue Gaston Darboux) le 12 et 14, avenue de la porte de Montmartre, le 9. Plus de détails : www.avocatcité.org/

JEUDI 11 OCTOBRE

Voir

Dans le cadre de la journée mondiale de la vue, dépistage gratuit à la mairie de 8h30 à 17 h.

DU JEUDI 11 AU DIMANCHE 21 OCTOBRE

Modelage

Les sculptures et les gravures des participants aux ateliers d'Accueil Goutte d'Or à l'Écomusée de la Goutte d'Or, 21 rue Cavé.

SAMEDI 13 OCTOBRE

La paix

À l'initiative de La Ruche des arts, des artistes et chanteurs proposent une animation sur le thème de la paix, place Mac Orlan à partir de 12 h.

DIMANCHE 14 OCTOBRE

Danser

Une chorégraphie de Laetitia Angot et du compositeur Peter Corser réunissant des danseurs et des habitants du 18^e. À 12 h sur l'espace glisse EGP 18 impasse des Fillettes.

LUNDI 15 OCTOBRE

Déchets en Europe

Chaque Européen produit 482 kg de déchets domestiques par an. Que fait l'UE? Quelles suggestions pour réduire ces quantités? Débat et consultation citoyenne à La Recyclerie, 83 bd Ornano, de 18h30 à 20 h.

DU 15 AU 23 OCTOBRE

Métiers féminins/masculins

Expo photos sur des femmes qui font des métiers dits d'homme et des hommes des métiers dits féminins (mairie).

MARDIS 16 ET 30 OCTOBRE

La la land en chœur

Deux ateliers chorale sur les chansons du film dirigés par Gabriel Carantini. Ouverts à tous, au Louxor, 170 bd Magenta à 19 h 30.

SAMEDI 20 OCTOBRE

Nuit John Carpenter

Cinq films restaurés de 22 h à 7 h 30 avec café-croissant au matin et des lots à gagner. Au Louxor, 170 bd Magenta.

JBC AU CHŒUR DU SACRÉ

La chorale des Abbesses accueille un nouveau chef de chœur.

L'effervescence règne en cette reprise des activités du Chœur des Abbesses qui répète depuis 14 ans dans la crypte du Martyrium Saint-Denis, rue Yvonne Le Tac, lieu insolite mais idéal pour y faire résonner de la musique sacrée. Les futurs choristes étaient auditionnés par Jérôme Boudin-Clauzel, le nouveau chef de chœur.

Ambiance attentive de part et d'autre, un peu stressée néanmoins pour ceux qui espèrent rejoindre le groupe des 60 choristes confirmés qui composent la chorale ! Il faut en effet avoir déjà participé à un ensemble plusieurs années et être capable de lire une partition pour postuler. Une expérience indispensable pour assurer le travail de répétition chaque semaine et réussir à chanter le répertoire, exigeant, retenu chaque année. Le nouveau chef insiste sur « cette exigence mais sans jamais perdre de vue que la musique, c'est d'abord un plaisir, d'autant plus que ce sont des choristes amateurs ». « Pour bien chanter, poursuit-il, il faut de l'énergie mais aussi être dans une attitude de détente, de plaisir ».



Jérôme Boudin-Clauzel.

Avant d'arriver au pied de la Butte, le musicien qui est également chef d'orchestre a aussi bien dirigé de grandes œuvres du répertoire lyrique (*La Traviata*, *La Flûte enchantée*, *Carmen*, etc.) ou sacré (*Messe en ut* de Beethoven, *Requiem* de Mozart, de Fauré, etc.). Compositeur et pianiste, il a notamment signé la musique de la comédie lyrique *Olympia ou la mécanique des sentiments*, très remarquée au Festival d'Avignon en 2017, ainsi que les arrangements du triomphe – à Avignon, toujours – de *Carmen Flamenco*, adaptation de l'œuvre de Bizet et de Mérimée mêlant chant lyrique et danse flamenco...

Cette année, il a entamé l'été montmartrois avec une œuvre très festive et latine, la *Misa Tango – Misa Criolla*, œuvre créée en 1996 par l'Argentin Martin Palmeri. L'automne témoignera d'un changement d'atmosphère avec le *Stabat Mater*, première œuvre sacrée de Dvorak à avoir été reconnue sur la scène mondiale : « C'est une très belle œuvre, émouvante, toute empreinte de la douleur retenue du créateur qui a perdu trois enfants en deux ans », indique Jérôme Boudin-Clauzel ; elle sera interprétée trois fois en

mai 2019 dans l'église Saint-Jean-de-Montmartre, par un bel ensemble de 150 choristes, ceux des Abbesses rejoints par les chœurs de Vincennes et de Champigny et accompagnés par son orchestre, Les Miroirs.

Le nouveau chef de chœur succède à Mathieu Sempéré, excellent ténor et à l'origine de la création en 2004 du Chœur des Abbesses. Le passage de témoin s'est fait tranquillement, dans une belle complicité entre les deux artistes qui ont la même manière d'aborder la musique. Après le vif succès de la *Misa Tango*, que vous pourrez encore une dernière fois découvrir au temple des Batignolles le 5 octobre, gageons que le Chœur des Abbesses saura donner toute sa voix dans le *Stabat Mater* ! Sachez aussi qu'il reste de la place pour des choristes hommes : n'hésitez pas à rejoindre le chœur ! ●

MARYSE LE BRAS

Le Chœur des Abbesses, 11, rue Yvonne Le Tac, métro Abbesses, répétitions chaque lundi soir, contact : 0783368888, choeurdesabbesses@gmail.com.

UNE COLOMBE À LA FÊTE DES VENDANGES

L'édition 2018, du 10 au 14 octobre, est placée sous le signe de la paix.

Sur l'affiche de cette grande fête parisienne, la troisième en termes de fréquentation après la Nuit blanche et Paris Plage, une petite colombe blanche, son rameau dans le bec, juste en dessous des trois bouteilles qui rappellent par leur disposition le dôme du Sacré-Cœur et ses tourelles. Cette année la fête est placée sous le signe de la paix. Et bien sûr on trinquera, ceci dès le 10 au soir en mairie à la soirée de lancement, avec le vin de la Cuvée Goutte d'Or (un blanc bio sélectionné par le caviste Don Doudine orné d'une étiquette conçue dans le quartier par Lilium) et la bière de la Brasserie de la Goutte d'Or.

Dans tout le 18^e

Un quartier ainsi mis à l'honneur car, depuis quelques années, les réjouissances descendent de la Butte pour gagner tout l'arrondissement. Ainsi le goûter des enfants, animé par le danseur hip hop Fouad Hammani, aura lieu aux Grandes Carrières, à la Cité des artistes du 189 rue Ordener. L'étonnant

Tricotons le 18^e, un parcours visuel tricoté par des habitants, partira de cette cité pour arriver aux vignes en passant par l'hôpital Bretonneau puis, entre autres lieux, le Bal derrière la place Cléchy. Le banquet républicain du 14 octobre à 12 h 30, où tous apportent des plats à partager, sera organisé sur l'Espace glisse de l'impasse des Fillettes à La Chapelle (*dress code* hippie et disco en souvenir des années *peace and love*). Au Simplon, le Bar commun a invité la chanteuse catalane Jur en duo avec Julien les 11, 12 et 13 à 20 h.

Impossible de citer les très nombreux rendez-vous de ces quatre jours mais on y retrouvera bien sûr le traditionnel concert de la grande chorale des enfants sur le square Louise Michel le 11 à 15 h, le parcours du goût les 12 et 13 autour du Sacré-Cœur, le 13 le ban des vendanges à 10 h et, à 11 h 45, le grand défilé des confréries, associations et habitants du Clos des vendanges jusqu'à la mairie. Enfin on dansera au grand bal, intitulé cette année *I have a dream*, le 14 à 17 h sur le square Louise Michel. ●

MARIE-ODILE FARGIER

Programme détaillé sur le site fetedesvendangesdemontmartre.com

BAN PUBLIC

Sylviane, retraitée, a été expulsée en plein mois d'août. Elle patiente discrètement depuis sur la place des Abbesses, entre manège, kiosque à journaux et touristes.

Comment Sylviane P., se retrouve-t-elle sans domicile sur la place des Abbesses ? Cette dame a habité rue André Antoine pendant 38 ans et elle travaillait juste à côté, dans la cantine de l'école rue Houdon. Alors, « elle pouvait tout payer ». Mais avec 1 000 € de retraite et un loyer de 740 €, elle s'est endettée, jusqu'à être expulsée le 2 août, en pleine canicule. Une équipe est venue, composée d'un serrurier - pour rendre l'appartement inaccessible, d'un gradé de la police et de trois policiers costauds dont une femme qui lui a dit « vous allez pouvoir refaire votre vie » ! Dans la panique, elle a pris seulement ses papiers, son sac avec son téléphone,

et elle ne sait ni où sont ses affaires ni ce qu'il faut faire pour les récupérer. Partie avec son fils et sa chienne, elle a, depuis, connu le 115, a dormi sur des bancs « surveillée par son fils pour qu'il ne lui arrive rien » ou dans des renforcements du quartier, « avec des bleus à force de dormir sur du dur ». Elle a même dû, la mort dans l'âme, faire piquer son fidèle animal : aveugle et âgée, la bête ne pouvait pas suivre cette « vie de chien » et les structures temporaires ne l'acceptaient pas. Elle « a tout fait, rempli tous les dossiers, n'est plus surendettée ». Alors, elle attend, passe sa journée sur le banc où la saluent des connaissances, au courant « de cette grosse injustice », des voisins qui lui apportent le courrier. Et Sylviane vit de la solidarité des commerçants et des passants, pour pouvoir se loger à l'hôtel, en face de son ancien travail. Tout ce qu'elle veut, « un toit, un lit » et elle a encore de la compassion pour dire qu'hébergée par le 115, « la misère, là, je l'ai vue, des jeunes, des personnes âgées, des mamans avec bébé ». Alors qu'on parle du « plan pauvreté », comme si la pauvreté pouvait être planifiée, on notera qu'avec 8,5 millions de pauvres en France, répartir 8 milliards d'euros en quatre ans ça paraît énorme mais c'est 235 € par « pauvre » et par an. •

DANIELLE FOURNIER

DE L'AIDE POUR LES BÉBÉS

Les Restos du cœur ont ouvert un point d'accueil bébés dans leur centre de distribution de Montmartre. C'est le quatrième dans Paris et il est plus spécifiquement destiné aux parents d'enfants jusqu'à 18 mois. Il s'agit de répondre au nombre grandissant de mamans isolées vivant en grande précarité. Ouvert deux heures tous les mercredis après-midi, il offre une aide matérielle (vêtements, couches, produits de puériculture et d'hygiène, jeux pour enfants...), des conseils en pédiatrie et diététique, un espace de partages et d'échanges avec d'autres parents et des bénévoles souvent expérimentés (comme des puéricultrices, sages-femmes, infirmières, pédiatres, assistantes sociales). Un espace de prévention et d'orientation vers les structures associatives ou sanitaires existantes est proposé. Les Restos du cœur Paris ont accueilli 1 700 bébés en 2018 ce qui représente 10 % des personnes aidées par l'association. •

SANDRA MIGNOT

Relais bébés des Restos du cœur, 4 rue Coustou, métro Blanche - le mercredi de 14 à 16 h - les candidats bénévoles peuvent appeler le : 0153249816

STATION PIGALLE : UN AFFICHAGE PAS LIGHT



Pigalle la rouge, passée aux couleurs d'une célèbre marque de soda. La station de métro s'est vue intégralement tapissée par une campagne publicitaire reprenant les codes du street art et copiant même certains graffs. « L'amour court les rues » est ainsi devenu « L'amour court les boulevards ». Opéra, République et Montparnasse, Belleville, Saint-Germain des Prés figurent aussi parmi les victimes. Un vœu a été déposé au Conseil de Paris pour exiger de la RATP qu'elle cesse ce type d'opération publicitaire. Au-delà, la marque s'est également fendue d'une campagne de publicité sauvage dans les rues de la capitale, en même temps qu'elle édite des bouteilles illustrées des monuments symboliques de Paris, disponible dans les restaurants et cafés parisiens.

**VOTRE JOURNAL
DE QUARTIER EXISTE
DEPUIS BIENTÔT 25 ANS.**



Il vous manque peut-être des numéros dans votre collection ?
Vous voulez voyager dans le passé de votre arrondissement ?

Vous pouvez acheter nos anciens numéros !

- Soit en venant au local, 76 rue Marcadet, pendant nos permanences le mardi et le vendredi entre 10 h et 12 h
- Soit en faisant une demande par courrier avec votre chèque. 1 € par exemplaire, 2 € de frais d'envoi.

CHEZ MARTIAL CHATEAU, LA PASSION SE TRANSMET

Au marché de l'Olive, un commerce de charcuterie-traiteur continue sous la houlette de ses deux salariées, avec le soutien de leur fidèle clientèle.

Rien n'a changé dans la boutique: la collection de cochons en tous genres est toujours là. Et pourtant... il y a du nouveau! Fabienne et Ingrid Campin, les deux sœurs vendeuses, ont pris les rênes de la charcuterie de Martial Chateau quand sa femme Annick a pris sa retraite, peu après lui, en début d'année. Après 31 ans d'une belle activité sous cette halle emblématique du quartier. « J'avais promis à Annick que je prendrais sa suite, » rappelle Fabienne qui travaillait depuis plus de 16 ans auprès d'elle dans une ambiance familiale, une clientèle d'habitues. « Les clients pensaient qu'Annick était notre maman et c'est vrai que les liens sont très forts entre nous. Elle a toujours été là en cas de soucis, de galères... »

Deux reconversions

Pourtant, rien ne destinait Fabienne au commerce de charcuterie. Après un cursus d'athlétisme en sport études, elle bifurque vers la comptabilité.

Mais son bac pro en poche, elle comprend très vite que le travail de bureau ne lui convient pas. Pendant ses études, elle venait donner un « coup de main » de temps en temps à Annick. Elle travaille ensuite à l'Intermarché du boulevard Ornano... déjà au rayon charcuterie!

Ingrid a commencé il y a dix ans, quand le marché se tenait sur la placette, à cause des travaux de la halle. « Nous avons eu beaucoup plus de clients car ça ressemblait à un marché de province, plus visible, moins fermé. Et entre nous, on fêtait les anniversaires! » se souvient-elle avec un peu de regret, même si les conditions de travail étaient plus compliquées, surtout en hiver. À la boutique, elle est préposée aux salades, toujours composées de produits frais du marché. Elle aussi a changé de métier: elle a d'abord été fleuriste pendant 16 ans, jusqu'à travailler pour Monceau fleurs ou « à la fin, ce n'était plus possible, tout était imposé y compris la manière de disposer les bouquets dans la boutique! »

Toutes les deux sont totalement investies dans leur nouvelle aventure et proclament fièrement: « 10 à 12 heures par jour, obligation et passion! »

Famille et continuité

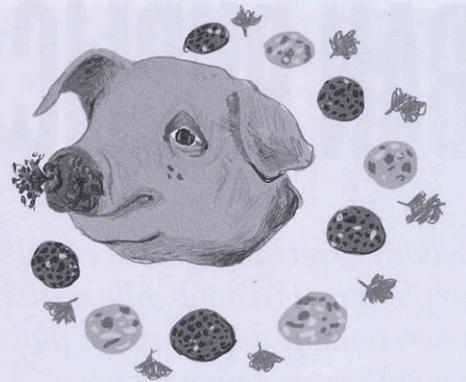
Pour reprendre la charcuterie, il a fallu présenter à la Mairie un dossier valorisant le projet, son

importance pour le marché, la recherche de la différence. Et justement, les deux sœurs ont des idées: des commandes par internet, « un genre de drive », l'installation d'une petite rôtissoire et toujours, la qualité des produits des fournisseurs actuels mais aussi de petits producteurs locaux pour répondre aux nouvelles attentes. L'expérience « sur le tas » de Fabienne, a été validée par la Chambre des métiers et de l'artisanat, après quatre jours de formation à la gestion d'entreprise (obligatoire et payante). Elle espère pouvoir disposer d'un labo pour la fabrication dans un pavillon en banlieue, en janvier prochain. Et son mari, formé par Annick, doit sous peu renforcer l'équipe.

Tous sont très attachés à la convivialité du marché: « On vit dans le quartier, les clients nous offrent le café, on nous a invitées à un mariage, plaisante Ingrid, et les clients nous aident à finir le stock avant la fermeture d'été ».

Il est en effet bien attractif ce marché: la charcuterie est la troisième boutique reprise récemment par un de ses salariés, après un fromager et un boucher. Et Alain le volailler, avait il y a plus longtemps, succédé à son père. •

ANNIE KATZ



© Capucine Léonard-Matta



© Capucine Léonard-Matta

LA PETITE GOUTTE QUI FAIT DÉBORDER LE VASE

L'envers du décor révélé à la suite d'un conflit de voisinage autour du bar restaurant installé dans l'ancienne Halle Pajol.



© Jean-Claude N'Diaye

Le 7 septembre, soirée privée en plein air sur la terrasse du bar Les Petites Gouttes, esplanade Nathalie Sarraute, avec sono installée à l'extérieur. Les riverains sont pourtant habitués (mais s'y habitue-t-on jamais ?) au bruit généré quotidiennement par l'établissement mais, trop c'est trop. Le lendemain un début de mobilisation se met en place. Une pétition circule. Le jeudi suivant, alors qu'une deuxième soirée privée bat son plein, une dizaine d'habitants se retrouvent devant l'établissement pour protester. La responsable qu'ils rencontrent propose de recevoir les habitants ultérieurement pour discuter. Rendez-vous est pris avec Samia Didane, fondatrice du lieu avec son associé Stéphane Bourdon, et actuelle gérante.

Machine de guerre

Forte d'une longue expérience associative, engagée, Samia a choisi de s'installer dans cet endroit et voulait, dit-elle, en faire un lieu impliqué dans la vie du quartier, en collaboration avec le milieu associatif. Elle est ainsi la seule commerçante à participer au Comité de suivi de l'esplanade. Elle collabore avec le Lieu d'accueil innovant (LAI) mitoyen auquel elle propose un projet autour de la cuisine (son métier) à l'intention des parents des jeunes qui le fréquentent ou avec le Shakirail pour un projet de construction de « cabanes à histoires » qui ne verra pas le jour faute de subvention.

Mais très vite, le « petit business » qu'elle envisageait devient une « machine de guerre » dont elle semble avoir un peu perdu le contrôle. Après la période des rixes entre bandes ennemies et les deux étés où les camps de migrants ont occupé la partie nord de l'esplanade à 20 mètres de la terrasse, la Mairie du 18^e lui a demandé d'occuper l'espace, malgré les actes de délinquance quotidiens. Les Petites Gouttes étendent alors leur terrasse et investissent l'esplanade avec des containers convertis en buvette au point de gêner l'installation du Festival du végétal dont les organisateurs n'avaient pas été prévenus. Sept cambriolages plus tard, des dégradations et vols réguliers du mobilier qu'elle ne

compte plus et une baisse de la fréquentation estivale due aux événements précités, le commerce est, d'après Samia, au bord du dépôt de bilan. Les deux dernières soirées privées étaient donc bienvenues pour renflouer les caisses et permettre la « survie des trente salariés » (dont beaucoup d'extras).

Compréhension mais...

Les trois riveraines qui se sont déplacées entendent et comprennent ces difficultés mais soulignent que cela ne donne pour autant pas le droit de perturber le sommeil des habitants. Ces tapages nocturnes trop nombreux sont d'autant moins acceptés que ce bar semble cultiver un certain entre-soi et que pour le quartier les prix sont excessivement élevés (et en inadéquation avec un service déplorable). Les claustras installés le 7 septembre pour fermer l'espace de la terrasse et bloquer le passage entre le bar et la terrasse (pourtant un espace public) n'ont fait que conforter ce sentiment.

À une question posée sur Twitter au sujet de la privatisation de l'espace public, la Mairie d'arrondissement avait répondu avoir « été saisi [e] de cette demande afin notamment de protéger la clientèle et les serveurs des rodéos à scooter notamment ». Elle avait précisé qu'une « autorisation a été donnée par la préfecture dans le cadre de soirées privées. Néanmoins, nous ne pensons pas que la fermeture telle qu'elle est faite actuellement soit une bonne solution. »

Effectivement, laisser à la seule appréciation d'un commerçant le règlement d'un problème de sécurité sur un espace public ne va certainement pas dans le bon sens. Comme le souligne un twitto : « Laissés seuls face aux petites frappes du quartier, malheureusement ils [les commerces] trouvent des solutions extrêmes... »

Samia se dit prête à organiser une rencontre avec les riverains pour envisager des idées ou des projets que son établissement pourrait accueillir. En attendant, la pétition circule toujours et sera adressée au maire du 18^e ainsi qu'au préfet de police de Paris. •

Sylvie Chatelin

UN NOUVEAU TANDEM DE THÉÂTRE

La Reine Blanche reprend *Les Déchargeurs* et projette une petite salle en Avignon.

À partir de cette nouvelle saison, le théâtre de La Reine Blanche et celui des Déchargeurs (1^{er}) sont une même maison, la scène du 1^{er} arrondissement ayant intégré celle du 18^e. Toutefois, chaque théâtre garde son identité artistique, seules les activités de production des Déchargeurs sont transférées à La Reine Blanche qui devient la maison-mère. L'ensemble compte désormais 305 places, réparties dans quatre salles, deux dans chaque théâtre.

Poésie et sciences

Absorbée par son travail, la directrice de La Reine Blanche, Élisabeth Bouchaud ne cherchait pas une autre salle à Paris. « Ce n'était pas dans mes projets » confie-t-elle. Mais « parce que c'était *Les Déchargeurs* », un théâtre dédié à la poésie que la physicienne et comédienne admire, « je ne pouvais pas le laisser mourir » dit-elle. Elle en a parlé à son époux. Puis le couple en « a discuté avec Ludovic Michel », le directeur artistique des Déchargeurs. Sauvé du redressement judiciaire, le théâtre fondé en 1982 par Vicky Messica, ensuite dirigé par sa femme Lee Fou Messica, puis par cette dernière et Ludovic Michel, poursuit ainsi son bel engagement à l'égard des écritures d'aujourd'hui et de la poésie. Scène des arts, théâtre jeune public résolument tourné vers les sciences, la littérature, la gastronomie, le cinéma, la danse, les arts visuels, La Reine Blanche inaugure depuis la rentrée une nouvelle version de ses activités en mettant « des savants sur les planches » côté théâtre mais également en proposant des expositions de peinture. « Parce qu'on a souvent l'impression de n'être pas à la hauteur, regrettant de n'être pas tous faits pour être des mathématiciens de haut niveau », Élisabeth Bouchaud entend concilier scène et sciences pour procurer du plaisir au public. Quant au projet d'ouverture, par La Reine Blanche, d'une petite salle de 50 places en Avignon en juillet 2019, « pas absolument sûr » pour le moment. Mais il reste d'actualité... •

Jacqueline Gamblin

La Reine Blanche, 2bis passage Ruelle,
01 42 05 97 31
Les Déchargeurs, 3 rue des Déchargeurs (1^{er})
01 42 36 00 50

VANESA CAMPOS, UNE HABITANTE DU 18^E

La jeune femme de 36 ans, prostituée, a été tuée en plein Bois de Boulogne, alors qu'elle venait au secours d'un client. Elle était aussi notre voisine.

Difficile de ne pas s'imaginer l'avoir croisée dans un bus, à la boulangerie ou dans un café du boulevard Ornano. Nous ne la connaissions pas et il nous aura fallu entendre, au détour d'un reportage, que Vanesa habitait porte de Clignancourt pour nous sentir enfin concernés. Son meurtre pose aussi la question du regard que nous, habitants du 18^e, portons chaque jour sur les personnes transgenres. Arrivée à Paris il y a deux ans, Vanesa Campos, Péruvienne, avait poussé la porte de la permanence de l'association Acceptess-T*, boulevard Barbès, au-dessus de la poste de Château Rouge. L'association lui fournit des informations pour accéder à ses droits et notamment aux soins, le b.a.-ba pour tout primo-arrivant soucieux de bâtir sa vie en France. Ce passage permet à Vanesa d'obtenir l'aide médicale d'État (AME), mais elle n'entre pas dans les critères pour effectuer des démarches de régularisation. La jeune femme se construit alors une vie en toute autonomie par le travail du sexe. « *Après son premier passage à l'association, elle a disparu, confie Giovanna Rincon, membre fondatrice et actuelle directrice d'Acceptess-T. Ce qui est classique. Elle est revenue plus tard au local pour accompagner d'autres personnes trans. Elle ne souhaitait pas toujours demander de l'aide.* »

Une femme de convictions

Des militants d'Acceptess-T la croisent lors de manifestations comme *Solidays*, en juin dernier. Son engagement pour les droits humains et la lutte contre les discriminations est avéré. Elle était aussi investie dans une association sportive. « *C'était une personne réservée, très calme, aimable, souriante. On la connaît mieux à présent grâce à sa sœur que nous accompagnons dans ses démarches administratives.* » Un généreux donateur a d'ailleurs permis d'acheter le billet d'avion de la sœur de Vanesa pour venir en France. Un cabinet d'avocats suit le dossier judiciaire gracieusement et a permis à la famille de se porter partie civile.



Lors d'une manifestation-hommage, place de la République.

L'association met tout en œuvre pour « être le plus respectueux possible de sa famille ». Elle fait en sorte par exemple, que les détails de la procédure soient traduits en espagnol, et récolte aussi des fonds pour le rapatriement du corps de Vanesa « *qui vient d'une famille catholique attachée aux pratiques religieuses* ».

L'attente d'un acte fort

Plusieurs hommages ont déjà eu lieu à Paris et le 13 octobre prochain, la 22^e Existrans, une marche pour « dénoncer le cumul de racisme, xénophobie, putophobie, transphobie » dont sont victimes les personnes trans et intersexes, aura (peut-être) un écho renforcé par la mort de Vanesa. Une réflexion autour d'un hommage artistique sur le lieu du décès est également en cours. Mais Giovanna ne s'y trompe pas. Une plaque estampillée Ville de Paris ne peut voir le jour qu'associée à un acte politique fort, à savoir la fin de l'application des arrêtés municipaux qui fragilisent des personnes précaires accumulant les « tares » : femmes, transgenres, migrantes, sans-papiers. « *Les amendes, les camions de travailleurs du sexe qu'il faut libérer de la fourrière, ce sont autant de sommes qui sont*

HUMANISER LES PERSONNES TRANSGENRES

Acceptess-T est dans une démarche collaborative avec la Ville et les mairies d'arrondissement et assure qu'il y a « beaucoup à faire au niveau local en ayant un dialogue avec les adjoints » pour pallier les conséquences néfastes de la loi de 2016 visant à protéger les victimes de traite humaine en pénalisant les clients. Ce texte a poussé les prostitué.e.s à prendre davantage de risques en travaillant dans des lieux plus isolés et à abaisser leurs tarifs pour garder leur clientèle. Pour l'association, la question de la place des personnes trans dans l'espace public est centrale. Un créneau à la piscine des Amiraux est prévu pour les accueillir. L'association l'a voulu ouvert à tous en connaissance de cause. « *Il est possible d'humaniser davantage les personnes transgenres. Pourquoi ne pas faire du 18^e un quartier modèle à ce niveau ?* » Giovanna Rincon a obtenu en juin 2018 l'Out d'or du coup de gueule, un prix remis par l'Association des journalistes LGBT, pour une vidéo publiée le 8 mars 2018 dans le *HuffPost* dénonçant l'insécurité des femmes trans dans l'espace public. « *Pour une femme transgenre, sortir dans la rue est toujours une angoisse,* » y déclare-t-elle. Triste présage, deux mois avant le meurtre de Vanesa.

H.K.B.

reversées à la Ville de Paris. Il y aurait là une incohérence. » Surtout, l'idée que ce crime donne lieu à du « trans-washing » effraie Giovanna. Quelques images ou actes symboliques ne peuvent suffire à se racheter une bonne conscience. Ils entretiennent seulement l'illusion que les personnes transgenres sont acceptées. D'ailleurs, le 17 septembre, une autre agression avait lieu au Bois de Boulogne. Le pronostic vital de la personne blessée n'a heureusement pas été engagé. •

HAJER KHADER BIZRI

*Acceptess-T : Action concrète conciliant éducation, prévention, travail, équité, santé et sport — Transgenres, 39 bis boulevard Barbès, 01 42 29 23 67 www.acceptess-t.com

L'AQUAPONIE TOMBE À L'EAU

À la Recyclerie, le rendement de la serre alliant plantes et poissons a été jugé insuffisant par le restaurant.

Faire pousser des tomates, fraises ou blettes grâce aux déjections des poissons, tout en utilisant des plantes pour nettoyer l'eau des bassins : l'idée semblait séduisante et originale. La fameuse serre « aquaponique » (du nom de cette technique agricole hors sol) de la Recyclerie a pourtant fait long feu. Installé en juin 2017 dans le jardin du café-restaurant de la porte de Clignancourt, grâce à un financement participatif de quelque 6 233 €, le matériel a été démonté à peine quelques mois plus tard.

La quantité de légumes et fruits produite et les modes d'exploitation étaient trop loin du résultat promis par Citizenfarm, met en avant la direction de la Recyclerie, qui a rompu la convention avec la startup toulousaine. Pour la première année, l'objectif était d'atteindre environ une tonne et demie de légumes par an et 150 kg de

poisson. Citizenfarm, qui s'était spécialisée dans la création de fermes urbaines et de jardins d'intérieur, est par ailleurs en liquidation judiciaire depuis le 20 mars dernier. Nous n'avons donc pas pu en savoir plus sur les quantités réellement produites, ni sur les causes réelles de ce dépôt de bilan.

La structure de la serre, qui se situe à l'extrémité du potager, le long de l'ancienne voie de chemin de fer, a été maintenue. Elle abrite désormais des plants de tomates, de courges, et permet d'accueillir des visites d'écoliers ou de professionnels. Et comme on apprend aussi de ses échecs, une conférence sur l'agriculture urbaine dans le monde entier, animée par trois étudiantes en agronomie, est prévue le 10 octobre à 19 h à la Recyclerie. •

FLORIANNE FINET

BIO, LOCAL ET POPULAIRE

VRAC Paris (Vers un réseau d'achats en commun) a déposé ses statuts le 20 septembre dernier. Ce groupement d'achat bio et local pour les quartiers populaires est issu d'une initiative lyonnaise, créée en 2014 via la rencontre entre trois hommes engagés : Marc Uhry, alors responsable Europe de la fondation Abbé-Pierre, Cédric Van Styvendael, directeur général d'un bailleur social régional, et Boris Tavernier, à la tête d'un bar-restaurant coopératif. L'idée : « Permettre aux plus précaires d'accéder à une alimentation bio, saine et la plus locale possible, résume Guillaume Holsteyn le président de l'association parisienne. »



© Jean-Claude N'Daye

L'association, dont la Mairie de Paris et Paris Habitat sont administrateurs, négociera donc des tarifs en gros, grâce à des groupements d'achats. Comme à Lyon, où il en existe 13 qui centralisent les commandes. Ils achètent directement auprès

des producteurs, en local lorsque c'est possible. Les adhérents viennent aux distributions (dans des centres sociaux ou chez des partenaires) avec leurs bouteilles et leurs sachets pour se répartir les produits proposés... en vrac. Des bénévoles gèrent la distribution des commandes. Des subventions financent les quelques postes salariés. Les produits sont vendus à prix coûtant aux adhérents de l'association (à partir d'1 € de cotisation annuelle et plus, pour ceux qui le souhaitent). « À Paris l'adhésion sera ouverte à tous, afin de favoriser la mixité sociale, car nous souhaitons également organiser des temps de convivialité, des repas partagés, précise Guillaume Holsteyn. »

Les premières distributions devraient avoir lieu en février 2019. Le premier point de distribution du 18^e est annoncé à proximité du gymnase des Fillettes, entre les portes de La Chapelle et d'Aubervilliers. •

SANDRA MIGNOT

<http://vrac-asso.org/>

BIENTÔT UN NOUVEAU FIVE

Quelques jours après la fermeture du Five, l'espace de foot en salle de la rue Moussorgsky, le responsable Laurent Ferdinand affichait un certain optimisme : une nouvelle salle pourrait ouvrir pour la fin de l'année ou le début 2019. « Nous ne pouvons encore rien annoncer officiellement mais les négociations sont bien avancées pour une nouvelle adresse, toujours dans le 18^e non loin des anciens terrains », se réjouit-il.

En effet, l'espace, actif depuis 2012 dans les anciens entrepôts de la SNCF, a dû fermer ses portes pour les travaux préparatoires du projet Hébert. Mais Laurent Ferdinand voit dans cette histoire une opportunité pour un nouveau départ. « Notre salle comptait 12 terrains et nous accueillions autour de 600 personnes par jour ; dans le nouveau projet, nous aurons moins de terrains mais dans des locaux

refaits à neuf et de qualité, à l'image de la salle qui s'est ouverte dans le 13^e arrondissement, ce qui se fait de mieux en matière de foot en salle. »

Si tout se déroule comme prévu, le nouveau Five de la porte d'Aubervilliers sera la seconde salle parisienne intramuros. Le Five est une entreprise privée en propre ou en franchise qui loue aux amateurs de foot *indoor*, des terrains jusqu'à dix personnes dans toute la France. Sans licence, ni championnat, le foot en salle est un loisir ouvert à tous et qui connaît un essor certain depuis plusieurs années. •

STÉPHANE BARDINET

Tarifs entre 60 € et 100 € selon les jours et heures, www.lefive.fr

GOUTTE D'OR

LE KIOSQUIER TIRE SA RÉVÉRENCE

À Barbès, le commerçant estime qu'il n'est plus possible de travailler de manière sereine et se dit étranglé financièrement.

Au bas des marches de la station Barbès-Rochecouart, Samir Lebcher a baissé le rideau de son kiosque et il n'est pas sûr d'y revenir. Il s'en est expliqué sur les réseaux sociaux. L'envahissement par les vendeurs de cigarettes (qu'on n'ose même plus appeler clandestins), la présence de pickpockets, et de dealers en tout genre, dégradent son environnement de travail. « Avec pour eux, un CA en hausse net d'impôt et pour moi un quotidien insupportable, écrit-il sur son compte Twitter. » Pèsent aussi les difficultés du secteur de distribution des journaux, ainsi que la baisse généralisée des ventes de la presse... « Le changement des modes de consommation, la multiplication des supports font énormément d'ombre à une profession qui n'a pas su s'adapter et proposer d'autres services, poursuit-il. » Définitif, pas définitif ce départ ? L'homme, qui a pris, il y a une dizaine d'années, la succession de son père dans ce kiosque qui était autrefois le lieu de rendez-vous des lecteurs de la presse algérienne,

avait déjà pris un peu de recul l'année dernière, le temps de travaux sur le viaduc du métro qui surplombe son point de vente. Un vrai, grand recul puisqu'il était alors parti reprendre un kiosque... au Palais Royal, place Colette. Une aventure qu'il a chroniquée sur Twitter, où il entretient un vrai lien avec ses clients. Après avoir caressé l'idée de demeurer dans le 1^{er} arrondissement, aux portes de la Comédie française et du ministère de la Culture, avec la compagnie des touristes venus du monde entier, finalement « le manque de Barbès, sa population et son père constamment à ses côtés » l'avaient emporté.

À son retour dans le 18^e Samir avait d'ailleurs décidé de créer la *Gazette de Barbès*, un gratuit dont le deuxième numéro est paru en septembre. Il s'agissait de « témoigner de l'actualité des faits divers et surtout des richesses de Barbès et de la Goutte d'Or, expliquait-il dans son édito de juillet. Et surtout parler de cette richesse culturelle de notre quartier accompagnée d'une solidarité que j'ai rarement vu ailleurs. » Espérons que les conditions permettront à Samir de revenir prochainement. L'installation d'un kiosque nouvelle génération est normalement prévue à cet emplacement, début 2019. •

SANDRA MIGNOT

VISITE SOLIDAIRE DE CHÂTEAU ROUGE

L'Alternative urbaine propose à des personnes sans domicile ou en grande précarité de guider des visites touristiques de Paris.

Sortie du métro Château Rouge, un samedi ensoleillé à 15 h. Avec ses faux airs de l'acteur François Berléand et son costume impeccable, Bernard Vanstenne, 64 ans, attend les visiteurs qui arrivent au compte-gouttes pour la balade du jour. Comme beaucoup de guides, il est polyglotte et parle sept langues. Pourtant, Bernard n'est pas un guide comme les autres : il a connu la rue, comme tous ceux qu'accompagne l'association L'Alternative urbaine. Comprenez qu'il a été sans domicile fixe.

Pulvériser les préjugés

« Bienvenue à la Goutte d'Or, quartier de 25 000 habitants dont le 1/5^e a moins de 20 ans, et où se croisent 56 nationalités... » Bernard se lance dans une visite passionnante de deux heures. « Château-Rouge, c'est d'abord un manoir aux murs chatoyants de la fin du XVII^e siècle entouré de son parc, qui servit de poste de commandement au frère de Napoléon. » L'élocution soignée de Bernard guide le groupe vers des découvertes improbables : de la cour paisible de la rue de l'Institut des cultures d'islam surplombée par la fresque de Tarek Benaoum, à l'église Saint-Bernard de la Chapelle où 300 immigrés se réfugièrent en 1996, en passant par le décor de théâtre intact de l'ex-cinéma Barbès Pathé, désormais transformé en magasin de chaussures.

Se promener avec L'Alternative urbaine, c'est trouver l'occasion de tordre le cou à des préjugés tenaces : « J'avais une mauvaise image de la Goutte d'Or, que je voyais comme une "cité mal famée" » concède Boris, Nantais de 33 ans fraîchement arrivé dans la capitale. Plusieurs marcheurs n'en sont pas à leur première balade solidaire, et ont fait celles des Grands-Voisins, de la Défense ou encore de Belle-

ville. Pour Mélanie, 29 ans dont c'est la troisième visite, la réinsertion professionnelle des guides a été un déclic : « Ma première visite avait pour thème la Cop21. C'était passionnant, j'ai été conquise ». Même si les balades en elles-mêmes ne traitent pas de solidarité ou de la condition des SDF (contrairement aux associations anglaises dont ils se sont inspirés), les visiteurs font un choix engagé en y participant. « On ne se sent pas concerné par des visites type Airbnb experience. C'est comme une jolie vitrine pour eux, où les visites se font à la chaîne de manière aseptisée. Là, il y a un vrai engagement de Bernard dans ce qu'il choisit de nous faire visiter, » assure Claire, journaliste de 27 ans. C'est aussi ce qui plaît à son amie Alice, professeure de français qui apprécie que « les anecdotes soient éclectiques, de Joe Dassin à Sex & The City, en passant par Louise Michel. »

Reprendre pied

Cette visite est l'occasion pour Bernard de reprendre une activité après une période d'errance. « Nous n'aimons pas le terme de SDF car de nombreuses idées reçues lui sont reliées. L'errance nous semble plus adéquate : nos éclaireurs (guides) sont ou ont connu une situation d'errance dans leur vie, qui les a profondément éloignés de la vie active, » précise Marie-Shirley Valzema, 32 ans, chargée de développement de l'association. Le parcours de Bernard ne coche en effet aucune « case » formatée : bac en poche, cet autodidacte a enchaîné les voyages. Enseigner l'anglais aux réfugiés tibétains au Népal, faire un demi-tour du monde à vélo, gérer un restaurant pendant 15 ans en Grèce, pêcher la morue en Islande... Bernard a vécu une vie trépidante « mais quand pendant 64 ans on fait ça, forcément on n'a pas cotisé. Il faut donc continuer, » confie-t-il.

C'est en 2017 que les choses se sont compliquées pour lui. Il repart en Grèce pour devenir professeur particulier de français. C'était sans compter la dureté de la crise : « Je savais que le pays était en difficulté, mais pas à ce point-là... » concède-t-il. Au bout de

six mois, impossible de trouver du travail. Il rentre donc en France. Hébergé par quelques amis puis à l'hôtel, il dépense rapidement toutes ses ressources et se retrouve à la rue plusieurs semaines. « Le problème numéro un, c'est alors de trouver un endroit où mettre ses affaires. C'est un fardeau. Le second, c'est d'avoir un rendez-vous avec une assistante sociale pour récupérer ses droits. Il y a beaucoup trop de demandes, je comprends que beaucoup restent à la rue. » Ce laïc invétéré a croisé la route de l'Association pour l'amitié qui lui a obtenu son logement social actuel, un triplex du 8^e arrondissement partagé avec 7 « colocataires », mis à disposition par une congrégation religieuse. Quand son travailleur social lui parle de L'Alternative urbaine, les planètes s'alignent : il avait lui-même en tête de faire des visites de Paris de manière insolite pour des touristes japonais.

Un travail de longue haleine

Les visites ne sont que la partie émergée du travail que conduit L'Alternative urbaine avec sept hommes cette année, dont les niveaux d'étude vont du brevet au bac + 4. Il ne s'agit pas de transformer les bénéficiaires en guides professionnels. « L'errance est une cassure économique mais aussi sociale : elle développe des problèmes de relation à soi ou psychologiques. Les contrats de travail à plein temps sont intenables. Il vaut mieux une reprise progressive de l'emploi comme ici avec le dispositif Premières heures de la Mairie de Paris. L'essentiel du travail se fait lors de l'accompagnement individuel et des ateliers en groupe, » explique Marie-Shirley. Monter des demandes administratives, un dossier d'aide juridictionnelle, trouver un psychologue si besoin, réactualiser le CV, passer des entretiens de simulation de travail ou de logement, se former à la prise de parole en public... Elle les guide à chaque étape de leur réinsertion, de concert avec les travailleurs sociaux. « Mon boulot, c'est de l'humain. On parle de choses intimes, de la vie, les liens entretenus avec leurs enfants, comment l'addiction a bouffé une histoire d'amour... Je suis aussi témoin de leurs victoires, de leurs joies. » L'addiction reste peut-être l'élément le plus dur à gérer. Alcool, crack, héroïne... Tous ne dévoilent pas « leur came », mais Marie-Shirley est consciente de leur fragilité. « C'est une lutte incessante qui occasionne parfois des rechutes. Un homme a dû dernièrement quitter le programme parce que c'était trop tôt pour lui. Arriver à être sobre dans le cadre du travail ne serait-ce que deux heures par semaine, c'est déjà un énorme pas. » •

MIREN GARAICOECHEA

Chaque samedi, participation libre. Réservation sur www.alternative-urbaine.com



TANGO EN DEUX TEMPS QUATRE MOUVEMENTS

L'association Fuego de tango est née il y a deux ans et propose deux cours dans le 18^e. Rencontre découverte avec une danse sensuelle et intime.

Le tango est une histoire d'amour avec le partenaire qui dure le temps d'une danse », « je ne suis pas ici pour vous enseigner le tango, je ne fais que vous montrer la technique, à vous de cultiver votre propre tango ». Des phrases comme celles-ci, les enseignants et membres de l'association en profèrent à foison. Pour s'être essayé à une séance d'initiation, le rédacteur est tombé sous le charme de cette danse calme, douce et sensuelle. Récit d'un cours presque initiatique.

Sept petits pas de danse

Lundi soir 20h30 au centre Miroir de l'âme, rue Labat. Une douzaine de futurs milongeros pénètrent sur le parquet de la grande salle. Ce sont encore des débutants bien que les chaussures à talon de certaines cavalières laissent soupçonner une première expérience. Sans préliminaires, le cours débute. « En tango, c'est facile, il n'y a que trois pas, un devant, un en arrière et un sur le côté », ouvre Stéphane le professeur, assisté par Gabrielle, « si l'on ajoute l'autre jambe cela fait six et pour aller au bout ajoutons le tour sur soi-même, la vuelta, voilà vous savez presque tout ! »

Et c'est parti pour le premier enchaînement. Un ! Pas de côté. Deux ! On rebalance le corps sur la jambe de départ. Trois ! Temps d'arrêt. Quatre, cinq, six ! Trois pas en avant. Sept ! Pas de côté. En dix minutes, tout le monde y arrive plus ou moins. Alors on enchaîne. « Prenez un ou une partenaire. » Musique. Nous voilà partis à refaire l'enchaînement avec une cavalière dans les bras. « Pour vous, messieurs, la main droite sur l'omoplate de madame et le coude gauche en avant, votre main telle une branche d'arbre vient offrir une assise pour la main de la danseuse. » Et on y va, « trois, quatre » et un pas de côté...



© Jean-Claude N'Daye

Aïe, mon pied !

Bien sûr tout ne colle pas parfaitement ou alors, trop. On se marche souvent sur les pieds. Gabrielle vient en aide : « Celui qui recule, souvent la femme, a le devoir de cacher ses pieds, pour cela vous devez sentir le mouvement du danseur, il ne vous guide pas, c'est à vous de sentir lorsque vous devez bouger. » Et pour faire bonne figure, un exercice direct pour ces dames. À refaire les yeux fermés.

La danse est toujours un aller-retour entre soi, la musique et le partenaire. Mais pas facile de sortir de sa concentration sur le « bien faire ». Pour cela, les professeurs viennent s'immiscer qui pour détendre les épaules d'un novice, qui pour distiller des conseils. « Ta partenaire n'est pas une voiture, ne cherche pas à la conduire, détends-toi ça ira tout seul. » Et c'est vrai, ça marche ! Mais à peine a-t-on pris ses marques avec une partenaire qu'il faut en changer. Une heure trente plus tard, épuisé par l'effort que représente la connexion à son corps, à ses sensations et à l'autre, tout le monde est ravi et en premier lieu les professeurs qui nous félicitent pour cette entrée en matière. La magie a opéré. Ah, ce petit temps d'attente avant de marcher vers l'avant !

Et si l'immobilité était à la danse ce que le silence est à la musique : instiller une tension avant le déluge... La présidente de l'association avait prévenu : « Attention, souvent lorsqu'on commence le tango, il est difficile de s'arrêter ». Elle avait raison. Fuego de tango a pour directeur artistique Miguel Gabis, ancien danseur de l'Opéra de Buenos Aires, qui a été happé progressivement par le tango jusqu'à en faire son métier, sans compter ses heures. Ainsi, en plus des cours, l'association convie ses membres à un bal tous les dimanches jusqu'à minuit à la Tanguedia de Paris dans le 20^e, et Miguel emmène une fois l'an un groupe d'élèves en Argentine pour danser mais aussi découvrir le pays. L'amour durerait donc plus que le temps d'une danse ? •

STÉPHANE BARDINET

Fuego de tango. Cours (débutants) le lundi au 41 rue Labat, le mercredi (avancés et intermédiaires) à la Maison Verte. fuegotango.com. Miguel Gabis : 0613143886.



© Mandi Arifj

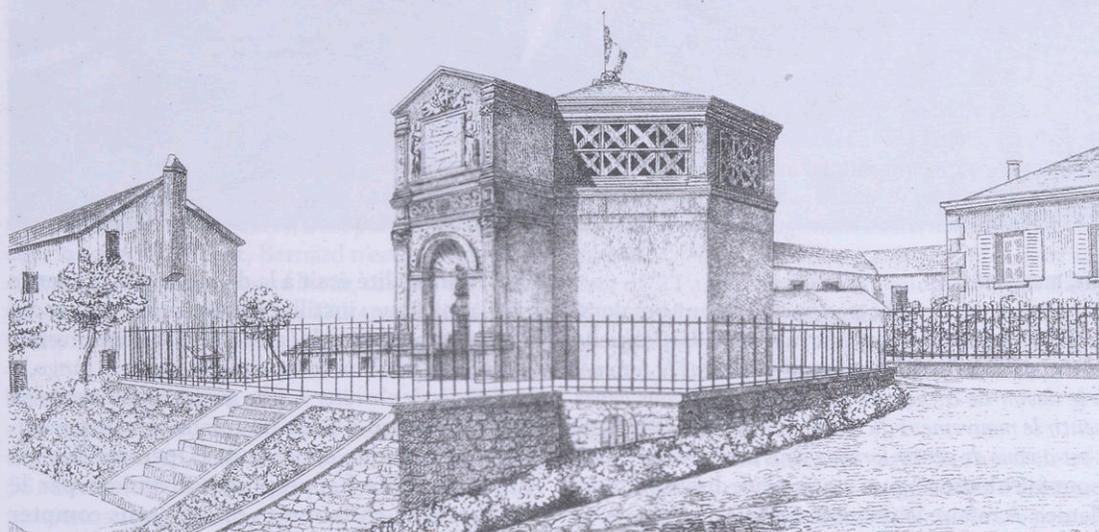
TOUS INVITÉS SUR LA « FRICHE »

Grande première sur la « friche Polonceau » le dimanche 16 septembre : deux associations – Paris Goutte d'Or et La Table ouverte – avaient uni leurs forces pour convier les habitants du quartier à un repas partagé préparé par cette dernière. Paella, merguez, salades et gâteaux au menu, mais surtout beaucoup d'échanges entre les participants sur cet espace qui propose à tous un jardin, un petit terrain de boules et... un poulailler qui fait le bonheur des enfants.

MOF

LA BUTTE AU FIL DE L'EAU

L'alimentation en eau de Montmartre résulte d'une vaste ingénierie qui s'est progressivement renforcée au cours de l'histoire et de l'augmentation de la population. Un patrimoine considérable à l'usage souvent discret.



Une lithographie de A. Patin représente le château d'eau de la rue Norvins.

Autrefois, pour satisfaire leurs besoins en eau, les habitants de la Butte et des alentours disposaient de nombreuses sources naturelles. Alimentant les fontaines, les abreuvoirs, elles étaient utilisées par les habitants ou les porteurs d'eau jusqu'au début du XX^e siècle. Ces sources se sont peu à peu taries, les pratiques ont évolué avec les besoins croissants d'une population en développement. Restent les noms de certaines rues et nous reviendrons dans un prochain numéro sur la distribution de l'eau avant 1834. Aujourd'hui, le réseau d'eau est géré par Eau de Paris. Il est constitué dans le 18^e de trois édifices majeurs : l'usine Saint-Pierre, le réservoir et le château d'eau. L'ensemble est relié par des conduites enterrées permettant une distribution continue aux habitants.

En 1834, une machine hydraulique est construite à Saint-Ouen pour capter l'eau de la Seine, qui est ensuite conduite jusqu'au sommet de la butte Montmartre grâce à une pompe à vapeur. Là, un premier château d'eau est installé, place Jean-Baptiste Clément, à l'angle de la rue Lepic et de la rue Norvins pour stocker cette eau. L'ouvrage est conçu pour compenser la disparition des sources de Montmartre. De forme octogonale, ce réservoir comprend une fontaine Renaissance. La pompe hydraulique de Saint-Ouen est ensuite relayée par une pompe à feu, passage Cottin, près de la rue Ramey. Le réservoir a été surélevé en 1865 pour faire face aux besoins grandissants. Cette même année, des travaux modifient l'alimentation puisque ce sont

désormais les eaux de l'Ourcq et de la Dhuis qui l'approvisionnent. Cet ouvrage a été désaffecté en 1927, remplacé par un second château d'eau, le réservoir du Sacré-Cœur.

De l'eau... puis du vin

Aujourd'hui cet ancien réservoir, qui a perdu sa surélévation, abrite, par une sorte de pied de nez dont Montmartre est coutumier... le siège de la Commanderie du Clos Montmartre, association selon la loi 1901, qui fait renaître la tradition des vigneronniers parisiens. C'est aussi, depuis 1983 celui de la Confrérie vineuse de Paris, dont la tenue d'apparat des « compagnons » est « rouge lie-de-vin rehaussée d'or et d'argent ». Une cocasserie du même ordre est à relever dans le 16^e arrondissement où le Musée du vin... jouxte la rue des Eaux ! Les vignes qui poussent à l'angle de la rue des Saules et de la rue Saint-Vincent, à deux pas du réservoir, bien que sur le versant nord de la Butte ont été plantées en souvenir de l'ancienne tradition viticole d'Ile-de-France, mais pas seulement. Une poignée de citoyens actifs au sein des associations locales tenaient à sauver le terrain de l'urbanisation et, à l'époque la Mairie leur apporta son soutien. La Commune libre et la République de Montmartre sont donc à l'origine de ce vignoble planté pour préserver le site, menacé par la construction d'un immeuble. Une belle façon d'inscrire une tradition dans le présent et de préserver l'environnement !

JOUXTANT LA FUTURE BASILIQUE, UN RÉSERVOIR EST CONSTRUIT SUR L'EMPLACEMENT DE L'ANCIEN PRESSOIR À RAISINS DE L'ABBAYE DES DAMES DE MONTMARTRE.

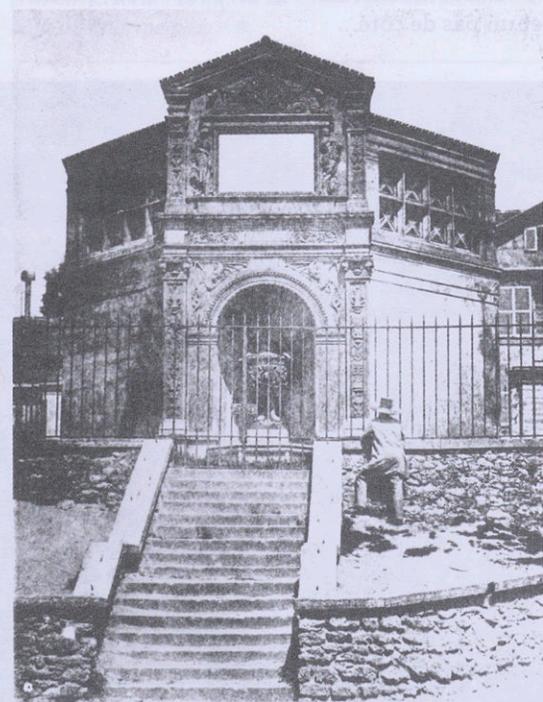
En effet, la tradition viticole trouve sa source à l'époque gallo-romaine et connaît son apogée à la fin du XVIII^e siècle. On ne peut oublier le nom même du quartier de la Goutte d'Or qui est lui aussi célébré pendant la Fête des Vendanges. Et l'eau dans tout ça ? La vigne de Montmartre, dont le cru se nomme Clos Montmartre, est la propriété de la Ville de Paris. L'exploitation en est confiée au Comité des fêtes et d'action sociale de Montmartre et du 18^e arrondissement qui organise la Fête des Vendanges et vend les fameuses bouteilles du Clos Montmartre, entièrement vinifié sous contrôle œnologique dans les caves de la mairie au profit des œuvres sociales.

En 1886 commence la construction de la basilique du Sacré-Cœur. L'année suivante, sur l'emplacement de l'ancien pressoir à raisins de l'abbaye des Dames de Montmartre, on décide la construction d'un réservoir constitué de cinq compartiments. Toujours en activité de nos jours, il stocke puis distribue l'eau dans les quartiers bas de Montmartre. Ces deux énormes constructions dont le poids est considérable, sont installées sur une colline dont le sol est caractérisé par la présence d'une grande quantité de sable et qui a été exploitée par des carrières de gypse qui l'ont transformée en « gruyère ». Des particularités qui ont compliqué la construction de ces ouvrages et nécessité la création de très importants travaux de fondation pour la basilique.

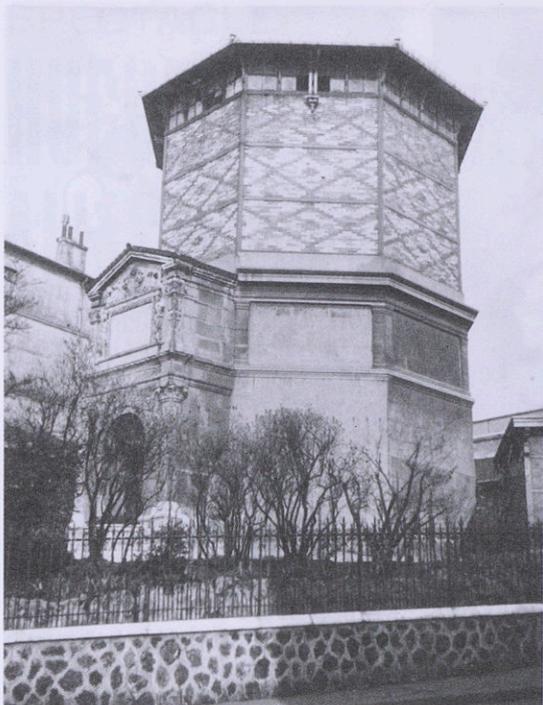
Sous l'eau, le sable

Pour le réservoir, les concepteurs ont fait le pari que la pression de l'eau contenue permettrait de stabiliser le banc de sable situé à cet endroit de la Butte. À condition naturellement que l'eau ne puisse pas s'infiltrer dans le sable ! Ce qui a conduit à imaginer nombre d'astuces pour étanchéiser totalement l'édifice.

C'est sous la direction de Jean-Charles Alphand, alors directeur des travaux à la Ville de Paris, que l'ouvrage est construit par les ingénieurs Bechmann et Journet, une véritable prouesse. En effet, l'incontournable préfet de la Seine, Haussmann, a obtenu du Conseil de Paris qu'il vote un vaste programme d'alimentation en eau et d'évacuation des eaux usées de la capitale. Il en a confié la réalisation à Eugène Belgrand, nommé directeur du Service de l'eau. Ce projet implique des travaux gigantesques, dans tout Paris et au-delà : construction des aque-



Ce château d'eau est désaffecté depuis 1927.



Surélevé, le réservoir passe d'une capacité de 125 000 à plus de 260 000 litres.

ducs, des réservoirs, du réseau de conduites d'eau potable... Un patrimoine dont nous avons hérité et qui doit être sans cesse entretenu.

Le réservoir de Montmartre occupe une surface de 2 300 m². Sa capacité maximale totale est de 11 000 m³. On peut calculer le poids du contenu, et il faut ajouter celui du bâtiment, maintenant fermé par une dalle de béton de 75 cm. Du très lourd! L'eau potable est stockée dans les trois compartiments supérieurs et l'eau non potable dans les deux compartiments inférieurs. En 1889, après deux ans de travaux, le réservoir est achevé. Il atteint la hauteur de 128 mètres et son style décoratif se fait l'écho de l'architecture néo-byzantine de la basilique du Sacré-Cœur qui ne sera officiellement terminée qu'en 1923. De fait, c'est un bâtiment bien plus bas que l'ouvrage religieux et

peu de gens savent, en le contournant par milliers chaque année, que dans ses flancs sommeille une immense réserve d'eau.

Mais, il faut aussi prendre en compte le fait qu'à Paris, au-delà de 93 m d'altitude, la pression de l'eau dans le réseau est trop faible pour alimenter les quartiers situés au-dessus, comme dans le haut Montmartre. Une usine avec des pompes de relevage est alors nécessaire pour faire remonter le précieux liquide.

Un combat contre la gravité

En 1887 également, le procureur de la République déclare d'utilité publique la construction dans le 18^e arrondissement de Paris d'une usine de relevage au pied de la Butte, au 9 place Saint-Pierre. Cette usine fonctionnait autrefois au charbon et était munie d'une grande cheminée de brique, aujourd'hui disparue. Elle avait pour fonction de relever l'eau puisée au niveau du boulevard Rochechouart jusqu'au sommet de la Butte, afin de la stocker dans le nouveau réservoir et le château d'eau de la rue Norvins. L'usine Saint-Pierre relève séparément l'eau potable et l'eau non potable. Pour ce faire, les eaux récupérées dans le réseau au niveau du boulevard Rochechouart sont refoulées par huit pompes.

Les habitants des quartiers situés dans le réseau bas de la Butte (entre 65 m et 100 m d'altitude)

TOUJOURS VISIBLE AU PIED DU SQUARE DU SACRÉ- CŒUR, UNE USINE RELÈVE L'EAU PUISÉE AU NIVEAU DU BOULEVARD ROCHECHOUART, JUSQU'AU SOMMET DE LA BUTTE.

sont alimentés par le réservoir et consomment chaque jour environ 18 000 m³ d'eau potable. Les habitants du réseau haut (au-delà de 100 m), alimentés par le château d'eau, consomment environ 2 000 m³ d'eau potable. Comme le premier château d'eau a été désaffecté en 1927, il a été remplacé la même année par celui de Montmartre, rue du Mont-Cenis. Alimenté grâce à l'usine Saint-Pierre, ce dernier permet encore aujourd'hui d'assurer la pression dans les quartiers les plus élevés.

L'ensemble est habillé d'un parement de béton rehaussé de corniches à créneaux et d'arcades, qui rappelle, lui aussi, le style néo-byzantin de la basi-



© Collection le vieux Montmartre

lique du Sacré-Cœur construite auparavant. Haut de 43 m, il est visible à des kilomètres à la ronde et il culmine à près de 175 m d'altitude! De loin, il fait vraiment partie de l'ensemble architectural du sommet de la Butte.

À l'origine, l'édifice abritait dans sa partie supérieure seulement deux cuves d'eau potable, l'une de 360 m³, l'autre de 310 m³. En 1938, une troisième cuve d'eau non potable, d'une capacité de 200 m³, est construite en étage inférieur. L'eau stockée dans le château d'eau est distribuée sur la partie haute de Montmartre. Elle alimente les habitations, les commerces et les fontaines à boire situées à une altitude supérieure à 100 m; l'eau non potable sert aux services municipaux, comme dans tout Paris, pour l'arrosage des parcs et jardins, le nettoyage des rues et des trottoirs et enfin le curage des égouts. •

DANIELLE FOURNIER

D'OÙ VIENT L'EAU QUE NOUS BUVONS?

Celle qui s'écoule de nos robinets a deux origines: elle provient soit d'eaux de rivière traitées (la Marne et la Seine), pour la consommation à l'est de l'arrondissement, soit d'eaux souterraines captées parfois à plus de 150 km de Paris pour l'ouest. À Montmartre, l'eau potable distribuée sur les hauteurs de la Butte provient majoritairement de la région de Verneuil-sur-Avre (28) et de Dreux (28). Une fois traitée à l'usine de Saint-Cloud (92), l'eau désormais potable est envoyée dans le réseau de distribution parisien jusqu'à l'usine de relevage Saint-Pierre au pied de la Butte. L'eau est alors stockée soit dans le réservoir, soit dans le château d'eau, avant d'être distribuée. Bien sûr, l'eau ne reste pas dans le château d'eau, elle circule en permanence et ce sont les agents d'Eau de Paris qui veillent sur elle. En effet, depuis janvier 2010, à la suite d'un vote majeur du Conseil de Paris, Eau de Paris est devenu l'opérateur municipal du service public de l'eau, en assurant également la distribution. C'est la plus grosse régie municipale de France.



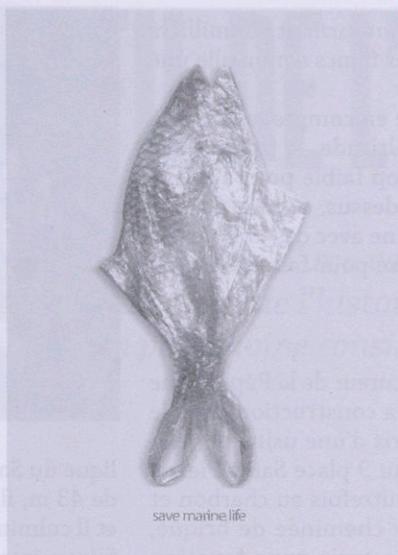
Peu de gens savent, Parisiens ou touristes, que ce bâtiment abrite plusieurs réservoirs.

EXPO

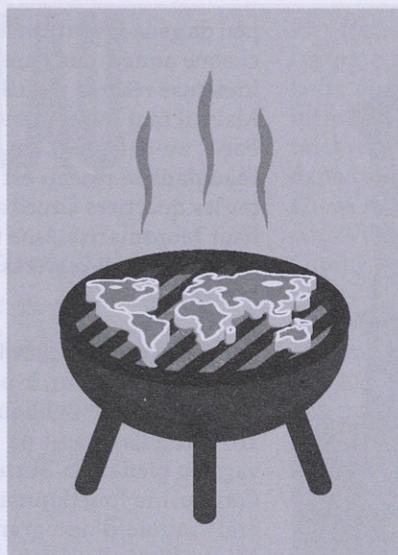
100 POSTERS, LE POIDS DES IMAGES

Notre maison brûle et nous regardons ailleurs, il est grand temps d'aller voir l'exposition « Une planète pour demain » à la Halle Pajol.

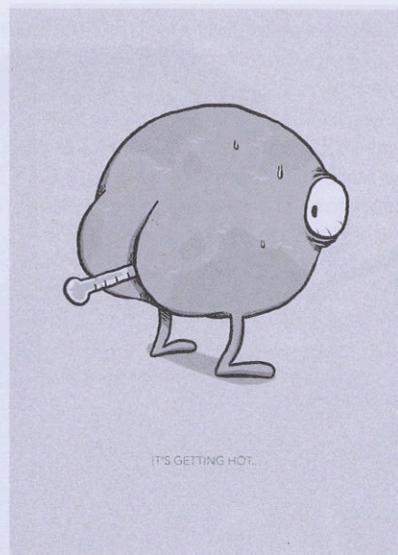
Comme chaque année depuis 2009, des milliers de graphistes de par le monde, connus ou inconnus, ont répondu à l'appel à concours de l'association *Poster for tomorrow*, organisatrice de l'exposition, et envoyé chacun une à trois affiches. Un jury a sélectionné les 100 meilleures



A.H. Pomehr Yabandeh © Posterfortomorrow



Massimo Dazzani © Posterfortomorrow



Claire Cornelle © Posterfortomorrow

que l'on peut voir actuellement sur l'esplanade Nathalie Sarraute ainsi que dans plus d'une cinquantaine de villes à travers le monde. Ce sera la dernière édition d'une série de dix expositions, ayant toutes pour thème la Déclaration universelle des droits de l'Homme à travers l'égalité homme-femme, l'extrémisme ou la liberté de mouvement l'année dernière. Selon Hervé Matine, fondateur de l'association, leurs objectifs sont en effet atteints : populariser la journée du 10 décembre, date de la signature de la Déclaration et

« construire une large communauté de graphistes et designers qui sont désormais impliqués de façon active dans le design social ».

Le thème choisi pour l'édition 2018, l'environnement, le réchauffement climatique et l'Accord de Paris, les a manifestement inspirés. Petit florilège de quelques-unes des dix meilleures affiches : « *Save marine life* », terrifiant poisson plastique hyper réaliste, « *Barbecue* » qui fait froid dans le dos ou « *Hot* » où notre planète, malade, transpirante prend sa température.

L'exposition a démarré le 13 septembre, trois jours avant la Journée internationale pour la préservation de la couche d'ozone et date anniversaire de la signature (en 1987) du Protocole de Montréal. Elle se termine le 31 octobre. •

SYLVIE CHATELIN

4Tomorrow, 16 esplanade Nathalie Sarraute, 01 42 05 88 87
Exposition gratuite, en plein air, catalogue en vente à la boutique 4Tomorrow
www.posterfortomorrow.org/

EXPO

PORTRAITS DE SOLITUDES DANS LA FOULE

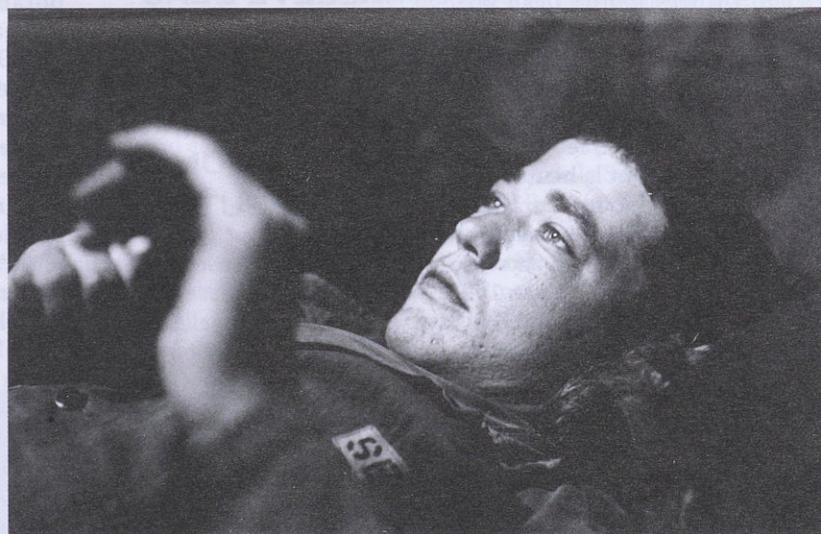
Au Bal, une exposition de ses photos noir et blanc rend hommage à Dave Heath.

Avec la volonté de mettre en lumière ceux qu'elle nomme les « oubliés » des expositions prestigieuses, Diane Dufour directrice du Bal, rend un remarquable hommage au photographe américain Dave Heath (1931-2016) considéré par ses pairs comme un des meilleurs tireurs photos américains des années 1950. Cent cinquante tirages photos d'époque ainsi que la maquette originale du livre *A Dialogue with solitude*, œuvre majeure de l'artiste essentiellement autodidacte, font écho à trois chefs-d'œuvre du cinéma indépendant américain des années soixante. Variations sur le thème de la solitude,

empreints de l'esprit « *beat generation* », projetés ici en vidéo : *Portrait of Jason* de Shirley Clarke (1966) *Salesman* d'Albert et David Maysles et Charlotte Mitchell Zwerin (1968), *The Savage eye* de Ben Maddow, Sidney Meyers et Joseph Strick (1960). De plus, sur le thème *Cinema will go underground*, le Cinéma des cinéastes propose un cycle de films autour des deux thèmes chers à Dave Heath : ville et solitude ; filmer la ville et les sentiments (voir ci-dessous).

Mal-être en noir et blanc

Pour avoir connu la déchirure des enfants abandonnés en bas âge par leurs parents, les orphelinats et les familles d'accueil, Dave Heath alors âgé de 15 ans se reconnaît immédiatement, à Philadelphie, dans *Bad boy story*, histoire d'un jeune orphelin de Seattle parue dans le magazine *Life*. La photographie sera son moyen d'expression. Ni documentaire ni expérimentale, elle traduit son mal-être en noir et blanc. Incorporé dans l'armée en 1952, Dave Heath est envoyé en Corée. Simple soldat, il photographie non pas ses camarades dans des moments de guerre mais au repos, le regard vide. N'ayant appartenu à « aucune famille », le photographe tend à aller au-delà des apparences. À Philadelphie, Chicago ou New York où il s'installe en 1957, la rue lui permet de préciser sa recherche, ses photos n'étant « pas sur la ville mais nées



Sesco, Corée, 1953-1954

de la ville [...] ». Les passants-acteurs ne jouent pas une pièce mais sont partie intégrante de cette pièce.

Regards absents

Sans mention de noms, de dates ou de lieux pour la plupart, les photos-portraits de Dave Heath naissent dans l'espace public, de la foule au milieu de laquelle il se plonge sans chercher le regard de quiconque, surprenant des individus aux regards absents qui ne le remarquent pas. Sourcils froncés, plis de la bouche creusés, ils ne communiquent pas. Et ce ne sont pas les images de baiser sur la bouche, paupières closes, d'un couple amoureux ou le bébé prenant son biberon qui suffiront à atténuer le sentiment de

solitude, voire de souffrance qui imprime ces beaux portraits d'hommes de femmes, d'enfants, où le noir de la photo l'emporte sur le blanc.

Dave Heath a cessé la photographie à partir de 1970, se consacrant à l'enseignement au Canada dont il est devenu citoyen et où il s'est éteint en 2016. La photographie était pour lui un moyen de ne pas sombrer. •

JACQUELINE GAMBLIN

Jusqu'au 23 décembre, 6 impasse de la Défense 01 44 70 75 50, www.le-bal.fr
Livre *A Dialogue with solitude*, co-édité par Le Bal et Steidl.
Au Cinéma des cinéastes, *Cinema will go underground*, cycle de 11 films sur New-York années cinquante (mardi 13 novembre, 20 h) et *Solitudes* (mardi 4 décembre, 20 h), 7 avenue de Clichy (17^e).

SPECTACLE

HUGUETTE PRUNIER, ALIAS JULIETTE

Avis de recherche : en 1945, Henri Calet publie *Murs de Fresnes*, un relevé de tous les graffitis gravés dans le plâtre des murs, le bois du mobilier, l'aluminium des gamelles dans les cellules de la prison de Fresnes, sous l'Occupation. Ils livrent des noms, des dates, parfois des adresses et des numéros de téléphone... des confessions, des adieux, des déclarations d'amour, des questionnements, des dessins et des poèmes. Sauvés de l'oubli par cet ouvrage, les ultimes témoignages de l'engagement de ces Résistants ont donné envie à Judith Depaule, metteuse en scène installée dans le 18^e, de créer un spectacle interactif consacré à ceux qui sont passés par cette prison. Patiemment, l'équipe a reconstitué le parcours de certains d'entre eux mais manque d'éléments pour une femme communiste FTP Huguette Prunier, alias Juliette qui a beaucoup écrit sur les murs mais dont on sait peu de choses. Elle est née le 19 octobre 1913 à Paris 18^e, de Louis Prunier et Fernande Lecorchey, sténo-dactylo. Son compagnon Robert Blache, né en 1898, a été candidat aux législatives

de 1936 dans la troisième circonscription du 18^e : Goutte-d'Or - La Chapelle. Membres du réseau l'Orchestre rouge, ils étaient chargés de transmettre des informations par radio. Repéré par la Gestapo, le couple a été arrêté au Raincy le 1^{er} juin 1943 et leur sort, après leur incarcération à Fresnes reste incertain. On ne sait s'ils furent exécutés sur place ou au Mont-Valérien, ou ailleurs. Huguette serait morte le 5 août 1944 et son compagnon le 15 janvier 1944. Elle avait un fils, Serge Riché, né en 1933. L'équipe recherche les lettres d'adieu écrites par le couple et introuvables à ce jour. Et voudrait aussi en savoir plus sur son implication et son activité dans la Résistance, ainsi que son rôle au sein du réseau Orchestre rouge.

Tout renseignement sur leur engagement dans la Résistance, leur vie, leur fin et leur descendance est le bienvenu. C'est un appel à nos lecteurs ! •

DANIELLE FOURNIER

mabel@mabeloctobre.net 09 81 98 60 61

LITTÉRATURE

SEXE : UNE IMAGINATION AU POUVOIR

Adix-sept ans d'intervalle, Janine Mossuz-Lavau a sillonné la France pour enregistrer des dizaines de Français, de 19 à 85 ans et de tous milieux sociaux, parlant d'amour et de sexe. Directrice de recherche émérite au CNRS et au Centre de recherches politiques de Sciences Po (Cevipof), elle est aussi membre de notre équipe du 18^e du mois. Son enquête qualitative s'appuie sur des entretiens au long cours et se lit comme un roman, passionnément ! Derrière une couverture traitée comme un miroir doré où chacun y pourra voir son reflet, on découvre des personnes, des personnages, « des expériences

de vie » qui nous façonnent. Et le « nous » est de mise : l'auteure nous embarque dans cette « exploration traitée en sept chapitres » par son style inimitable et pas du tout académique. Elle énonce clairement sa tendance « à mettre son grain de sel » et dans sa conclusion n'hésite pas à écrire : « À vos amours donc, mais aussi à votre imagination, qui doit à nouveau prendre le pouvoir. » Réjouissant ! •

D.F.

La vie sexuelle en France, éditions de La Martinière, 288 p., 20,90 €

THÉÂTRE

UN VAUDEVILLE À LA SAUCE PSY



© John Biers

Cela commence par un couple qui s'aime : Audrey veut un enfant, Julien n'est pas prêt. Classique pensera-t-on. Mais toute l'intrigue se noue autour des confessions qu'ils livrent à leur psy - la même, par hasard. Que cherchent-ils dans la relation ? Qu'attendent-ils l'un de l'autre ? Pourquoi cette paternité empêchée ? Autour du couple gravitent également une meilleure amie tourbillonnante et un vingtenaire, Sacha, le fils de la psy, qui cherche au passage à régler quelques comptes avec sa mère.

Les dialogues sont précis et travaillés, les mots délicatement choisis, pour que la psychanalyste, notamment, en joue avec brio. L'humour n'empêche pas la profondeur du sujet et l'identification aux personnages : de la quadra qui ne veut pas vieillir, au jeune adulte qui cherche l'amour. Les qui-proquos à la Feydeau sont au menu, mais le vaudeville est ici modernisé,

allégé, très éloigné de la caricature. La pièce est écrite par deux coaches : David Basant (qui fut l'auteur du très remarqué « *Court sucré ou long sans sucre* » créé en 1999 et relancé en 2014) et Mélanie Reumaux, qui est également psychologue et passionnée par le storytelling (celui de nos vies, le vrai, pas celui des politiques ou des marketers).

Ultime détail : la pièce est dédiée à Elsa Cayat, qui contribuait à la rédaction de Charlie Hebdo, victime de l'attentat de janvier 2015 et qui se trouvait être la psychanalyste de David Basant. Le personnage de Mona en est librement inspiré. •

SANDRA MIGNOT

Actuellement du lundi au mercredi à 21 h et le dimanche à 20 h, à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, métro Abbesses ou Blanche, 01 42 33 42 03.

EN IMAGES, DU JARDIN À LA CUISINE

La maison d'édition associative de la Goutte d'Or récolte des recettes issues des plantes cultivées dans les jardins partagés du 18^e (cuisine, santé, bien-être...). Elle souhaite les réunir dans un ouvrage, illustré par les artistes qui participent à ses ateliers d'art graphique du samedi matin. « *Nous aimerions également organiser des rencontres avec les jardiniers, pour évoquer la culture des plantes à cuisiner, qu'il y ait des échanges, et pourquoi pas, à la fin, un festin,* » explique Pascale Desmazières, dessinatrice. L'idée lui est venue à partir des dessins d'une artiste d'origine japonaise dans son atelier, qui ont donné à tous l'envie de dessiner. « *Et puis il existe de bonnes recettes à partir de plantes un peu mal aimées qu'on ne trouve que dans les jardins à Paris : les*

orties, la consoude. Même les tomates qui ne mûrissent pas, on peut en faire d'excellentes confitures. »

Installés dans le quartier de la Goutte d'Or depuis 2008, Les Xéroglyphes ont déjà édité plusieurs ouvrages avec la participation des habitants du 18^e portant sur leurs souvenirs, des conseils de bien-être venus d'ailleurs, des recettes de cuisine ou les jardins partagés (*Jardiniers du bitume*, 2011)... « *Et tout le monde sera bienvenu pour participer à nos ateliers et à l'illustration de cet ouvrage.* » N'hésitez pas à envoyer vos recettes, jusqu'au printemps prochain. •

S.M.

Les Xéroglyphes, 19 Rue Cavé, 01 42 39 59 30, leseditionsxeroglyphes@gmail.com

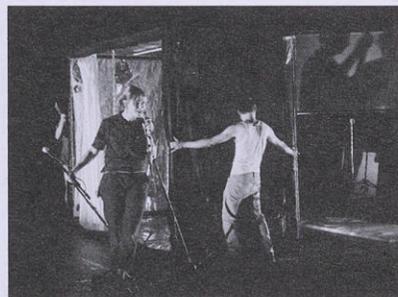


Spectacles jeune public
CINÉ ET THÉÂTRE

En octobre, Le Funambule, 53 rue des Saules, L'Alambic, 12 rue Neuve de la Chardonnière, Théâtre Pixel, 18 rue Championnet, Louxor, 170 boulevard Magenta.

À l'affiche du théâtre Le Funambule ce mois-ci, la pièce *Miche et Drate*. Aurélien Osinski et Anne Marzaguil racontent en vingt-quatre sketches, des histoires teintées de poésie et d'humour qui invitent à réfléchir aux grandes questions de l'existence, toujours dans une ambiance burlesque. À partir du 23 octobre, *Aladdin, la prophétie*, une aventure mêlant théâtre, chants et combats scéniques ! L'Alambic propose *En avant les petits bolides*. C'est l'histoire de Rabiot, un rat des champs confronté aux dangers de la ville liés à la circulation. Cette pièce interactive sensibilise les en-

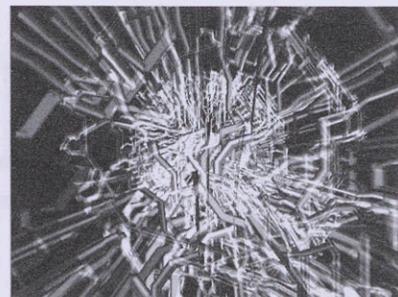
fants à la sécurité, avec le soutien de la préfecture de police de Paris. À partir du 6 octobre, au théâtre Pixel, Estelle Planckaert et Perrine Rouland jouent leur pièce, *L'Extraordinaire voyage vers la lune*. Tempête et Pied rouge, se retrouvent face à un étrange phénomène qui trouble le calme habituel de Maboulville. Les héros tentent de résoudre cette énigme. Le Louxor diffuse, dès le 30 septembre, avant sa sortie nationale, *Le Rat scélérateur*, trois courts métrages d'animation. Le premier, *Musique-musique*, conte les aventures de plusieurs animaux dans un univers poétique. *Une pêche fabuleuse* est l'histoire de Betty, dont l'imagination la sort d'une situation périlleuse. Enfin, le dernier court-métrage *Le Rat scélérateur* conte l'histoire de ce voleur invétéré qui croise le chemin d'une cane bien plus astucieuse que lui. R.B.



Théâtre
OVNI(S)

Jusqu'au 13 octobre au Théâtre ouvert. Texte original d'Ivan Viripaev, traduit par Tania Moguilevskaia et Gilles Morel, mise en scène et jeu : Collectif Ildi! Eldi. 4bis, cité Véron, 0142557440

Plusieurs personnages témoignent de leur « rencontre » avec l'extra-terrestre. Un chef d'entreprise, un livreur, une étudiante, chacun rend compte des effets d'une telle irruption sur son quotidien. Succession de figures et de paroles. Ces individus, différents en apparence, partagent une expérience commune qui leur confère une intime proximité. La scène de théâtre prend des allures de plateau de cinéma, et nous propose un voyage d'un recoin à l'autre de la planète. Jérôme Game se charge de donner une touche poétique aux prises de parole des personnages. R.B.



Expo
ART ANALOGIQUE
ART DIGITAL

Du 2 au 27 octobre. Espace Midinette, 2 rue Robert Planquette, angle 22 rue Lepic

Marcel Dupouy et Gottfried Beyreuther s'expriment respectivement à travers l'art analogique et l'art digital, deux courants de création visuelle. Ancien ingénieur en électronique, Marcel Dupouy est inspiré par la manipulation quotidienne de signaux électroniques analogiques. Gottfried Beyreuther, ancien professeur de logistique à l'université Paris 2 Assas, utilise la simulation par ordinateur et la visualisation dans toutes les formes d'art digital : peinture, vidéo et musique. En parallèle, il organise des séminaires afin de transmettre sa technique. Ensemble, ils ont publié un catalogue d'œuvres d'art analogique et d'art digital en mars 2018. R.B.



Théâtre
LETTRES À NOUR

Du 10 au 13 octobre aux Bouffes du Nord, texte et mise en scène Rachid Benzine, avec Delphine Peraya et l'auteur. 37 bis boulevard de La Chapelle

« Pourquoi de jeunes hommes et jeunes femmes, nés dans mon pays, issus de ma culture, dont les appartenances semblent recouvrir les miennes, décident-ils de partir dans un pays en guerre et de tuer au nom d'un Dieu qui est aussi le mien ? » Cette question violente a pris, pour Rachid Benzine, une dimension nouvelle le soir du 13 novembre 2015 : « une partie de moi venait de s'en prendre à une autre partie de moi, d'y semer la mort et la douleur ». Comment vivre avec cette déchirure ? Ainsi a pris forme, peu à peu, un dialogue épistolaire (imaginaire ?) entre un père philosophe et sa fille partie faire le djihad... A.K.



Expo
YOANN PAOUNOFF

Depuis le 25 septembre, Au Louxor. 170 boulevard Magenta (10^e)

Yoann Paounoff, jeune peintre de 34 ans est invité au Louxor pour exposer *Êtres et doubles*, une série de peintures et dessins. L'artiste a gardé de son enfance, la curiosité du ciel et de l'univers dans lesquels il imagine et entrevoit l'existence du double de nos vies terrestres. Son travail repose sur la construction des images enracinées dans cette vision. La complexité de ses personnages s'inscrit dans la dualité de l'existence dont Arthur Rimbaud disait « Je est un autre » à Paul Demeny le 15 mai 1871. L'objectif de l'artiste est de peindre « l'image de nos reflets, de nos doubles, de nos pendants féminins ou masculins, de nos auras, de nos ombres... ». K.S-K.



Ciné-club
BERGMAN
AU LOUXOR

Jusqu'au 9 octobre, 170 boulevard Magenta, cinemalouxor.fr

Cinéaste majeur, Ingmar Bergman est une référence pour de nombreux réalisateurs de plusieurs générations. Treize de ses films sont proposés par le Louxor, en version restaurée. Le « magicien du Nord » est passé maître dans l'analyse des rapports familiaux et amoureux et de la vie de couple. Parmi les titres projetés pendant cette quinzaine : *Le Septième sceau*, *Les Fraises sauvages*, *La source*, *Persona*, *Cris* et *Chuchotements*, *Scènes de la vie conjugale*, *Sonate d'automne*. Le jeudi 4 octobre (20 h), une séance spéciale consacrée au film *Les Communiants*. Il sera présenté par Fabienne Duszynski, enseignante à l'université de Lille et membre du comité de rédaction de la revue *Vertigo*. A.K.



Portraits
CITÉ
MONTMARTRE
AUX ARTISTES

Dimanche 7 octobre, 189 rue Ordener. maquismaa@gmail.com

Une vingtaine d'artistes de l'association Maquis de Montmartre aux artistes, ouvrent leurs portes pour une Journée particulière autour du thème du portrait. À l'huile, pastellisé, aquarellé, ou, plus contemporain : sonore, calligraphié, brodé, filmé, photographié... les artistes invitent à se faire « tirer le portrait » ou celui des enfants, parents, amis... L'occasion de découvrir le travail des artistes, d'échanger avec eux et ils vous feront croquer, modeler, sculpter, filmer, broder... sur tous supports ! Débat à 15 h avec Élisabeth Védrenne, écrivaine, journaliste et critique d'art à *Connaissance des arts*. Entrée libre, portrait à partir de 50 €. A.K.



© Juliette Bart

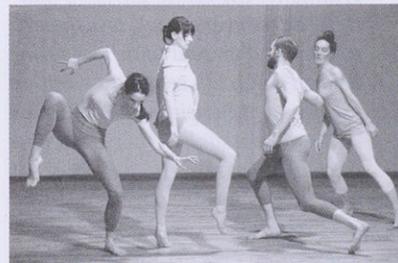
Peintures et dessins

JULIETTE BART

Chez Pradel, jusqu'au 11 octobre, 168 rue Ordener. Au Café qui parle, du 18 octobre à fin janvier, 24 rue Caulaincourt

Cinéma, danse, poésie et... peinture, un parcours atypique pour Juliette Bart? Pas pour elle: « je n'ai pas pu faire autrement que devenir artiste à travers la peinture, la danse et la poésie... sans doute ce besoin

énorme de liberté, du mouvement, d'exprimer, rêver, revendiquer... pour moi une façon de vivre, de dire et de partager... » Chez Pradel, plusieurs de ses portraits « à chapeau » gais et colorés, entre abstraction et expressionnisme, « façon BD ou pop'art ». Le pot de « décrochage » aura lieu le 5 octobre mais l'expo continue jusqu'au 11! Elle est maintenant chargée des expos dans ce restaurant qui l'a toujours soutenue. Elle y monte un groupe artistique de peintres, par exemple Ferugio à partir du 12 octobre. Elle va aussi participer à la journée autour du portrait de la Cité Montmartre aux artistes où se trouve d'ailleurs son atelier. Pendant la Fête des Vendanges, elle expose avec Josée Roscop, peintre, pendant les Portes ouvertes au même endroit. Son travail exprime son histoire intime: le corps en mouvement rappelle qu'elle est venue à la peinture après avoir dû abandonner la danse à la suite d'un grave accident; le drame des migrants est évoqué, dans un grand format, par les bras du père qui sauvent la vie... Au Café qui parle, elle choisit d'exposer des tableaux sur le rêve amoureux et l'érotisme en peinture et en poésie. A.K.



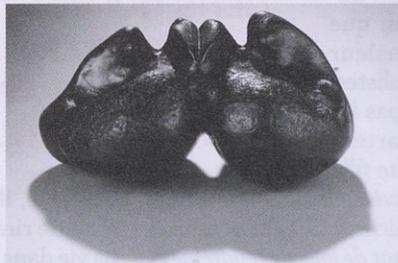
© CAPOR, Ammen

Danse

AVIS DE TURBULENCES

Jusqu'au 30 octobre, à l'Étoile du Nord, 16 rue Georgette Agutte, 0142264747

Au programme de la 14^e édition, du festival de danse contemporaine *Avis de turbulences: Qui a peur du rose?* de Françoise Tartinville qui aborde le féminin et veut faire bouger les lignes (11 au 13, 20h30). Éloïse Deschemin présente *Se faire un non*, son premier quatuor au féminin, souvent tendre, parfois burlesque (1^{er} et 2, 20h30). *Bibi Ha Bibi* de Henrique Furtado et Aloun Marchal: un pas de deux qui glisse de la violence au plaisir (19 et 20, 20h30), *Les sauvages* de Sylvère Lamotte, questionnent le rapport de l'individu au groupe (25 au 27, 20h30). Hors les murs, la chorégraphe Joanne Leighton présentera au Bal, *Les Modulaires* (4 octobre, 20 h). A.K.



© Jacques Tenenhaus

Sculpture

JACQUES TENENHAUS

Atelier Véron. Jusqu'au 31 décembre, 31 rue Véron, atelier-veron.com

« Ce qui est né, n'a pas de mot, mais une forme, une émotion mise en forme, écrit l'artiste. Mais je suis quand même triste que la vie elle-même n'y soit pas. C'est sans doute pour cela, qu'une sculpture me pousse vers la suivante. » L'œuvre de Jacques Tenenhaus - des bronzes aux reflets variés, gris, verts, bruns - est exposée dans le tout jeune Atelier Véron, dédié à la sculpture. L'artiste s'est - ces dernières années - concentré sur la femme et la relation de couple. Courbes, angles, matière, légèreté, émotion, lumière... Du corps, il ne reste parfois que les associations de certaines parties: visage-main, visage-tronc et visage-jambes. S.M.

Ulrike Hamm

"Bracelet"

15



DR

Bijoux

GALERIE WENGE

Label 15, du 5 au 25 octobre, 9 rue Ramey. amirasliman.com

Amira Sliman, créatrice de bijoux faits main, fête les 15 ans de son atelier. Label 15 réunit 15 créateurs de divers horizons et nationalités. Choisis selon ses coups de cœur, ils sont invités à rendre hommage, par leurs créations, à cette étape qui marque la pérennité d'un lieu dédié au bijou contemporain en plein cœur de Montmartre.

La créatrice fête aussi le tiers de sa vie, consacrée à la découverte, l'exploration, le perfectionnement et la rencontre avec le bijou au contact de Pierre Jouin, son associé qui lui a transmis son savoir-faire et son amour de la perfection.

L'exposition Label 15 marque le coup d'envoi d'un cycle d'événements: en décembre: P pour Plumes et au printemps 2019: De Tunis à Paris. A.K.

ANNONCES

COURS DE TAÏ CHI CHUAN

Professeure diplômée de la Fédération de Hong-Kong
Mardi: 12 h — 13 h — 18 h 40 — 19 h 40
Jeudi: 8 h 30 — 9 h 30
- Cours en petit groupe (6 pers. maximum) rue Championnet.
- Possibilité de cours à domicile
- Reprise des cours mardi 2 octobre 2018.

Renseignements au : 06 75 31 60 67
helene.ironde@wanadoo.fr

COURS DE YOGA

À domicile, collectifs et particuliers, par professeure diplômée, 25 ans d'expérience, dans le 18^e (Marx Dormoy/La Chapelle, Abbesses/Blanche/Place de Clichy).

Tarifs/horaires: 01 46 07 07 83,
martineyoga@free.fr,

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !

promoprint
imprimerie offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

UN DUO POP QUI S'AIME EN CHANSONS

Émilie Satt et Jean-Karl Lucas, alias Madame Monsieur, sont les marraine et parrain de l'édition 2018 de la Fête des Vendanges. Les rencontrer, c'est un véritable bain de fraîcheur et d'humanité.

Jeunes, accueillants, professionnels, charmants, discrets : ils sont mari et femme dans la vie, complices sur la scène, et parlent d'une même voix. Leur présence à la Fête des Vendanges n'est pas tout à fait un hasard : les deux artistes ont un attachement tout particulier à l'arrondissement. « J'habite dans le 18^e depuis 15 ans, révèle Jean-Karl. On s'y est rencontrés dans un bar, la Divette de Montmartre, et le lendemain, on faisait des chansons. » Un regard complice derrière ses jolies lunettes fines, et Émilie renchérit : « Moi, j'étais limite 18^e, j'habitais Guy Môquet ; on traversait la rue, c'était le 18. On avait tous nos amis là. »

Émilie aime chanter depuis l'enfance. À la chorale avec sa sœur, elle s'essaye aux harmonies et cherche à obtenir le solo de fin d'année. Ses parents aussi ont toujours chanté. Et elle écrit des nouvelles, des poésies, puis des chansons. Jean-Karl a commencé la musique au conservatoire d'Amiens, en jouant de l'alto, et a toujours composé. Il n'a jamais pu imaginer sa vie sans la musique. Leur rencontre allait de soi. « Et puis on a vécu trois ou quatre ans ensemble, rue Championnet, poursuit Monsieur. On y a galéré, travaillé dans les bars, c'est un coin qu'on connaît par cœur et maintenant on y crée. »

Le duo est produit de longue date par le label indépendant Low Wood, dirigé par Guillaume Silvestri, installé rue du Ruisseau. « C'est une famille, on travaille à petite échelle, on a toujours notre mot à dire sur tout, c'est un travail collectif. L'avantage avec les labels indépendants, c'est qu'on a la liberté d'aller au bout de toutes nos envies », racontent-ils à deux voix.

Mercy, la chanson de l'Eurovision 2018

Dix ans après leur rencontre et deux mini-albums, les deux auteurs-compositeurs-interprètes sortent leur premier disque *Vu d'ici*. Quatorze titres reflétant leur sensibilité et leur regard sur ce qui les entoure : « Comme de petites photographies, des histoires vraies – celle de Mercy – ou des histoires inventées, avec toujours un angle de vue particulier. » Il y a quinze mois par exemple, Émilie et Jean-Karl tombent sur une vidéo qui raconte la naissance d'une petite Nigérienne à



bord d'un bateau de migrants, l'Aquarius. « On a vu cette information sur Twitter, et on s'est dit que c'était une histoire magnifique à raconter. »

Ainsi naît la chanson Mercy qui leur a permis de vivre l'aventure de l'Eurovision. Le single tient la première place au classement iTunes pendant une semaine et rencontre un vrai succès d'audience. Le grand public la découvre en janvier sur France 2 dans l'émission « Destination Eurovision », une destination que prendront Madame Monsieur puisqu'ils font partie des finalistes. Mais l'histoire ne s'arrête pas là : à la fin de l'été 2018, ils partent à la rencontre de cette petite fille et de sa mère, qui ont trouvé asile dans un refuge pour femmes et enfants en Sicile. « C'était une journée comme on en vit peu, débordant de joie, de tendresse et de rires. Finalement on se connaissait déjà très bien. On a chanté joue contre joue, pleuré un peu, raconté dans le désordre, observé pour garder longtemps dans le cœur ces sentiments uniques », écrit Émilie sur son compte Instagram en revenant du voyage.

Sobres et sincères

« Ce qui nous intéresse quand on fait des chansons, c'est ce qui nous rend humains. Ce sont des rencontres, des gens qui vont nous inspirer des chansons par leur histoire. On ne sait jamais à l'avance. Une chanson, c'est la transformation d'une émotion pour nous. »

« Sobres », « sincères », voilà les qualificatifs qui reviennent dans la bouche des professionnels qui les côtoient. « Elle est impulsive, instinctive, parle davantage ; lui est très raisonné et observe plus, ils sont complémentaires », constate Édoardo Grassi, le chef de la délégation française, qui les a accompagnés au Portugal pour le concours de chant où ils sont arrivés 13^e. Mais le couple a remporté le petit jeu des paris dans la salle de presse et marqué les esprits avec sa chanson et sa présence. « Simple et chic » : ce sont aussi ces critères qui ont déterminé le choix de leur nom de scène.

Ils sont fiers et émus d'avoir été choisis pour la Fête des Vendanges. « Ça nous faisait un peu fantasmer de loin ». « D'abord, raconte Émilie, parce que les vignes de Montmartre, c'est un des premiers souvenirs que j'ai de

Paris, la découverte de ce petit coin de paradis, entouré de si belles maisons. Comme tout le monde, on a aussi vu passer les défilés. C'est extra des fêtes comme ça. Une Fête des Vendanges à Paris, complètement improbable, il y a quelque chose de poétique là-dedans. Et puis il existe toujours ce petit complexe, quand on n'est pas né à Paris,

**CE SONT DES
RENCONTRES, DES
GENS QUI VONT
NOUS INSPIRER DES
CHANSONS PAR
LEUR HISTOIRE.**

d'aimer y vivre, de se dire Parisien, mais il y a toujours quelqu'un pour vous rappeler que vous ne l'êtes pas vraiment. En étant parrain/marraine de cet événement, on acquiert, comme ça d'un seul coup, une forme de légitimité. On se dit : ça y est, on est vraiment Parisiens, il n'y a plus de doutes là-dessus ! » Quand on leur demande comment ils y voient

leur rôle, ils répondent ensemble, dans un grand éclat de rire : « Dégustation ! »

La vie dans l'arrondissement est certainement pour beaucoup dans la naissance de leurs chansons : « Ce qu'on aime dans ce quartier, c'est qu'il est cosmopolite, varié, plein de cultures s'y mêlangent et en même temps, cela ressemble à un village, tout le monde se connaît un peu. C'est un lieu de rencontre, de tolérance, de partage. On y voyage, on passe d'une rue à l'autre, c'est comme si on passait d'un pays à l'autre. Alors oui, quelque part, ça nous inspire, ça nous nourrit même musicalement. »

L'aventure continue

Ce quartier cher à leur cœur, ils vont le quitter momentanément pour partir en tournée et aller à la rencontre du public qui les soutient depuis janvier. Puis il y a un single en préparation, car même si l'on ne sait pas combien de temps encore les gens achèteront des disques, « c'est un lien physique entre l'artiste et le public », affirme Jean-Karl. Le titre *Comme une Reine* s'inspire de la vie, celle d'une amie youtubeuse qui longtemps n'assumait pas le rapport à son corps dans notre monde normé. On y retrouve l'univers que le couple a créé et cet équilibre intime entre la voix, les arrangements et la musique.

« On est vraiment chanceux de vivre tout cela ensemble, sans avoir besoin d'expliquer à l'autre la force de ce que l'on peut vivre sur scène, c'est vraiment rare ». Le tout dit avec un doux sourire. ●

DOMINIQUE BOUTEL